

Émile ZOLA

## Il pleut des pièces de vingt francs !

*[Agent voyer à la mairie de Paris, Aristide Saccard (il est aussi le héros de L'Argent) a emmené sa femme Angèle au restaurant. Il lui présente, exalté, le terrain futur des spéculations immobilières qui le rendront riche.]*

Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne. Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureuxment, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait, d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des Mille et une Nuits, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.

— Oh ! vois, dit Saccard, avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris ! Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. Mais son mari s'était levé, et, s'accoudant sur la rampe de la fenêtre :

— C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas ?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah ! cette fois, tout va brûler ! Vois-tu ? ... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste. Sa voix demeurait grave et émue. La comparaison qu'il avait trouvée parut le frapper beaucoup. Il avait bu du bourgogne, il s'oublia, il continua, étendant le bras pour montrer Paris à Angèle, qui s'était également accoudée à son côté :

— Oui, oui, j'ai bien dit, plus d'un quartier va fondre, et il restera de l'or aux doigts des gens qui chaufferont et remueront la cuve. Ce grand innocent de Paris ! vois donc comme il est immense et comme il s'endort doucement ! C'est bête, ces grandes villes ! Il ne se doute guère de l'armée de pioches qui l'attaquera un de ces beaux matins, et certains hôtels de la rue d'Anjou ne reluiront

pas si fort sous le soleil couchant, s'ils savaient qu'ils n'ont plus que trois ou quatre ans à vivre. Angèle croyait que son mari plaisantait. Il avait parfois le goût de la plaisanterie colossale et inquiétante. Elle riait, mais avec un vague effroi, de voir ce petit homme se dresser au-dessus du géant couché à ses pieds, et lui montrer le poing, en pinçant ironiquement les lèvres.

— On a déjà commencé, continua-t-il. Mais ce n'est qu'une misère. Regarde là-bas, du côté des Halles, on a coupé Paris en quatre... Et de sa main étendue, ouverte et tranchante comme un coutelas, il fit signe de séparer la ville en quatre parts.

— Tu veux parler de la rue de Rivoli et du nouveau boulevard que l'on perce, demanda sa femme.

— Oui, la grande croisée de Paris, comme ils disent. Ils dégagent le Louvre et l'Hôtel de Ville. Jeux d'enfants que cela ! C'est bon pour mettre le public en appétit... Quand le premier réseau sera fini, alors commencera la grande danse. Le second réseau trouera la ville de toutes parts, pour rattacher les faubourgs au premier réseau. Les tronçons agoniseront dans le plâtre... Tiens, suis un peu ma main. Du boulevard du Temple à la barrière du Trône, une entaille ; puis de ce côté, une autre entaille, de la Madeleine à la plaine Monceau ; et une troisième entaille dans ce sens, une autre dans celui-ci, une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout. Paris haché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au cœur des vieux quartiers.

La nuit venait. Sa main sèche et nerveuse coupait toujours dans le vide. Angèle avait un léger frisson, devant ce couteau vivant, ces doigts de fer qui hachaient sans pitié l'amas sans bornes des toits sombres. Depuis un instant, les brumes de l'horizon roulaient doucement des hauteurs, et elle s'imaginait entendre, sous les ténèbres qui s'amassaient dans les creux, de lointains craquements, comme si la main de son mari eût réellement fait les entailles dont il parlait, crevant Paris d'un bout à l'autre, brisant les poutres, écrasant les moellons, laissant derrière elle de longues et affreuses blessures de murs croulants. La petitesse de cette main, s'acharnant sur une proie géante, finissait par inquiéter ; et, tandis qu'elle déchirait sans effort les entrailles de l'énorme ville, on eût dit qu'elle prenait un étrange reflet d'acier dans le crépuscule bleuâtre.

— Il y aura un troisième réseau, continua Saccard, au bout d'un silence, comme se parlant à lui-même ; celui-là est trop lointain, je le vois moins. Je n'ai trouvé que peu d'indices... Mais ce sera la folie pure, le galop infernal des millions, Paris soulé et assommé ! Il se tut de nouveau, les yeux fixés ardemment sur la ville, où les ombres roulaient de plus en plus épaisses. Il devait interroger cet avenir trop éloigné qui lui échappait. Puis, la nuit se fit, la ville devint confuse, on l'entendit

respirer largement, comme une mer dont on ne voit plus que la crête pâle des vagues. Çà et là, quelques murs blanchissaient encore ; et, une à une, les flammes jaunes des becs de gaz piquèrent les ténèbres, pareilles à des étoiles s'allumant dans le noir d'un ciel d'orage. Angèle secoua son malaise et reprit la plaisanterie que son mari avait faite au dessert. — Ah ! bien, dit-elle avec un sourire, il en est tombé de ces pièces de vingt francs ! Voilà les Parisiens qui les comptent. Regarde donc les belles piles qu'on aligne à nos pieds ! Elle montrait les rues qui descendent en face des buttes Montmartre, et dont les becs de gaz semblaient empiler sur deux rangs leurs taches d'or.

— Et là-bas, s'écria-t-elle en désignant du doigt un fourmillement d'astres, c'est sûrement la Caisse générale. Ce mot fit rire Saccard. Ils restèrent encore quelques instants à la fenêtre, ravis de ce ruissellement de « pièces de vingt francs », qui finit par embraser Paris entier. L'agent voyer, en descendant de Montmartre, se repentit sans doute d'avoir tant causé. Il accusa le bourgogne et pria sa femme de ne pas répéter les « bêtises » qu'il avait dites ; il voulait, disait-il, être un homme sérieux.

**Emile ZOLA, La Curée, II, 1872.**

**Max WEBER**

**L'ascétisme protestant et le capitalisme**

[...] L'ascétisme protestant, agissant à l'intérieur du monde, s'opposa avec une grande efficacité à la jouissance spontanée des richesses et freina la consommation, notamment celle des objets de luxe. En revanche, il eut pour effet psychologique de débarrasser des inhibitions de l'éthique traditionaliste le désir d'acquérir. Il a rompu les chaînes [qui entravaient] pareille tendance à acquérir, non seulement en la légalisant, mais aussi, comme nous l'avons exposé, en la considérant comme directement voulue par Dieu. Comme l'a dit expressément Barclay, le grand apologiste des quakers, et en accord avec les puritains, la lutte contre les tentations de la chair et la dépendance à l'égard des biens extérieurs ne visait point l'acquisition rationnelle, mais un usage irrationnel des possessions. Ce dernier consistait avant tout à estimer les formes ostensibles de luxe, condamnées en tant qu'idolâtrie de la créature, [191] pour naturelles que ces formes fussent apparues à la sensibilité féodale, tandis que l'usage rationnel, utilitaire des richesses, était voulu par Dieu, pour les besoins de l'individu et de la collectivité. Ce n'étaient point des macérations qu'il s'agissait d'imposer aux

possédants, mais un emploi de leurs biens à des fins nécessaires et utiles. De façon caractéristique, la notion de « confort » englobe le domaine de la consommation éthiquement permise, et ce n'est évidemment pas un hasard si le style de vie attaché à cette notion a été observé en premier lieu, et avec une netteté spéciale, chez les quakers, représentants les plus conséquents de cette attitude face à la vie. Au clinquant et au faux-semblant du faste chevaleresque qui, sur une base économique chancelante, préfère les dehors d'une élégance élimée à la sobre simplicité, ceux-ci opposent leur idéal : le confort net et solide du « home » bourgeois. Sur le terrain de la production des biens privés, l'ascétisme combattait à la fois la malhonnêteté et l'avidité purement instinctive. Il condamnait, en tant que *covetousness*, *Mammonism*, etc., la poursuite de la richesse pour elle-même. Car, en elle-même, la richesse est tentation. Mais ici l'ascétisme était la force qui « toujours veut le bien et toujours crée le mal » [Goethe, *Faust*, 1336], ce mal qui, pour lui, était représenté par la richesse et ses tentations.

En effet, en accord avec l'Ancien Testament et par analogie avec l'évaluation éthique des bonnes œuvres, l'ascétisme voyait le summum du répréhensible dans la poursuite de la richesse en tant que fin en elle-même, et en même temps il tenait pour un signe de la bénédiction divine la richesse comme fruit du travail professionnel. Plus important encore, l'évaluation religieuse du travail sans relâche, continu, systématique, dans une profession séculière, comme moyen ascétique le plus élevé et à la fois preuve la plus sûre, la plus évidente de régénération et de foi authentique, a pu constituer le plus puissant levier qui se puisse imaginer de l'expansion de cette conception de la vie que nous avons appelée, ici, l'esprit du capitalisme. [...]

Lorsque, plus tard, le principe « to make the most of both worlds » finit par dominer - Dowden en a fait également la remarque - la bonne conscience se borna à devenir l'un des moyens de jouir d'une vie bourgeoise confortable, comme l'exprime fort joliment le proverbe allemand sur le « mol oreiller ». Ce que le XVII<sup>e</sup> siècle, si vivant du point de vue religieux, a surtout légué à l'époque suivante, son héritière utilitariste, ce fut précisément une bonne conscience étonnante, disons même toute pharisaïque, en ce qui concerne l'acquisition de l'argent, dans la mesure où celle-ci s'opérait par les voies légales. Toute trace du *deo placere vix potest*<sup>1</sup> avait disparu.

Un éthos spécifiquement bourgeois de la besogne avait pris naissance. Ayant conscience de se tenir dans la plénitude de la grâce de Dieu, d'être manifestement une créature bénie, aussi longtemps

qu'il demeurait dans les limites d'une conduite formellement correcte, que sa conduite morale était irréprochable et que l'usage qu'il faisait de ses richesses n'était en rien choquant, l'entrepreneur bourgeois pouvait veiller à ses intérêts pécuniaires; mieux, son devoir était d'agir de la sorte. En outre, la puissance de l'ascétisme religieux mettait à sa disposition des ouvriers sobres, consciencieux, d'une application peu commune, faisant corps avec une tâche considérée comme un but voulu par Dieu. Enfin, elle lui donnait l'assurance réconfortante que la répartition inégale des biens de ce monde répond à un décret spécial de la Providence qui, avec ces différences comme avec la grâce particulière, poursuit des fins pour nous secrètes. Calvin lui-même n'avait-il pas émis l'assertion citée que ce n'est qu'autant que le « peuple » - c'est-à-dire la masse des ouvriers et des artisans - demeure dans la pauvreté qu'il reste dans l'obéissance de Dieu ? Pensée « sécularisée » par les Hollandais (Pieter de la Court et autres) au point d'en déduire que la masse ne travaille que si la nécessité l'y pousse. Cette formulation d'un des slogans de l'économie capitaliste a fini par venir grossir le courant de la théorie de la « productivité » des bas salaires. Ici encore, avec le dépérissement de la racine religieuse s'est fait jour et s'est poursuivie la réinterprétation utilitaire, selon le schéma que nous n'avons cessé d'observer.

**Max WEBER, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (1904-1905)*.**

1. « Homo mercator vix aut numquam potest Deo placere » (*Le marchand ne saurait pratiquement jamais plaire à Dieu*), d'après Matthieu.

**Georg SIMMEL**

### **L'assistance fait la pauvreté**

Dans cette échelle de relations avec la collectivité, les pauvres occupent une position bien définie. L'assistance, à laquelle la communauté s'est engagée dans son propre intérêt, mais que le pauvre n'a, dans la grande majorité des cas, aucun droit de réclamer, fait de celui-ci un objet de l'activité du groupe et de la place à distance du tout, qui parfois le fait vivre comme corpus vil à la merci du tout et qui parfois, à cause de ceci, en fait son ennemi amer. L'État exprime ceci en ôtant ceux qui reçoivent l'aumône publique de certains droits civils. Néanmoins, cette séparation n'est pas une exclusion absolue, mais une relation très spécifique avec le tout, qui serait très différent sans cet élément. La collectivité, de laquelle le pauvre est une partie, entre dans une relation avec lui, le

confrontant, le traitant comme un objet. Ces normes n'apparaissent cependant pas comme étant applicables aux pauvres en général mais seulement à certains d'entre eux, c'est-à-dire à ceux qui reçoivent l'assistance, puisque certains ne la reçoivent pas[...]

La pauvreté pouvant exister dans toutes les couches sociales – qui ont donc créé un niveau de besoin typique selon chaque individu – celle-ci n'est souvent pas susceptible d'assistance. Néanmoins, le principe de l'assistance est plus extensif que ses manifestations officielles ne l'indiquent. Par exemple, lorsque, dans une grande famille, des membres riches et pauvres s'offrent des cadeaux, les premiers prennent avantage de la bonne occasion de donner aux seconds une valeur qui excède la valeur de ce qu'ils ont eux-mêmes reçu ; en outre, la qualité des cadeaux révèle cet aspect de l'assistance : des objets utiles sont donnés aux membres plus pauvres, c'est-à-dire des objets qui les aident à se maintenir au niveau de leur classe.

C'est pour cette raison que les cadeaux, d'un point de vue sociologique, s'avèrent être complètement différents selon les classes sociales. La sociologie du cadeau coïncide en partie avec celle de la pauvreté. Dans le cadeau, il est possible de découvrir une gamme très extensive de relations réciproques entre hommes, de différences dans le contenu, la motivation et la manière de donner, ainsi que de recevoir le cadeau. [...] Dans les classes privilégiées, l'a priori économique, en dessous duquel la pauvreté commence, est établi de telle manière à ce que la pauvreté se manifeste très rarement et soit même exclue en principe. L'acceptation de l'assistance exclut ainsi la personne assistée des prémices de son statut et fournit des preuves visibles que la personne assistée est formellement déclassée. Avant que ceci n'arrive, les préjugés de classe sont suffisamment forts pour rendre la pauvreté pour ainsi dire invisible ; et avant cela, la pauvreté est une souffrance individuelle, sans conséquences sociales.

Toutes les suppositions sur lesquelles la vie des classes privilégiées se fonde déterminent qu'une personne peut être pauvre dans un sens individuel, c'est-à-dire que ses ressources peuvent être insuffisantes pour les besoins de sa classe, sans qu'elle ait pour autant besoin de recourir à l'assistance. C'est pour cette raison que personne n'est pauvre socialement avant d'avoir été assisté. Et ceci a une validité générale : en termes sociologiques, la pauvreté ne vient pas d'abord, suivie de l'assistance – ceci est plutôt le destin dans sa forme personnelle – mais est pauvre celui qui reçoit assistance ou qui devrait la recevoir étant donné sa situation sociologique, bien que, par chance, il est possible qu'il ne la reçoive pas. [...]

Par conséquent, la pauvreté ne peut, dans ce sens, être définie comme état quantitatif en elle-même, mais seulement par rapport à la réaction sociale qui résulte d'une situation spécifique ; ceci est analogue à la manière dont le crime, dont la définition substantive engendre de telles difficultés, est défini comme une action punie par des sanctions publiques. C'est pourquoi, aujourd'hui, certains ne déterminent pas l'essence de la moralité à partir de l'état intérieur du sujet, mais à partir de l'effet de son acte. [...] L'individu est déterminé par la façon dont la totalité qui l'entoure se comporte envers lui. Quand ceci se produit, nous retrouvons une certaine continuation de l'idéalisme moderne, qui n'essaie pas de définir les choses à partir des réactions, vis-à-vis de ces choses, qui se produisent dans le sujet. La fonction d'attachement que la personne pauvre remplit à l'intérieur d'une société n'est générée par le seul fait qu'il soit pauvre ; ce n'est que lorsque la société – la totalité ou certains individus – réagit à son égard en lui portant assistance qu'il joue un rôle social spécifique. [...]

Ce n'est qu'à partir du moment où ils sont assistés – ou peut-être dès que leur situation globale aurait dû exiger assistance, bien qu'elle n'ait pas encore été donnée – qu'ils deviennent membres d'un groupe caractérisé par la pauvreté. Ce groupe ne demeure pas uni par l'interaction de ses membres, mais par l'attitude collective que la société, en tant que tout, adopte à leur égard. [...] Ainsi, ce n'est pas le manque de moyens qui rend quelqu'un pauvre. Sociologiquement parlant, la personne pauvre est l'individu qui reçoit assistance à cause de ce manque de moyens.

**Georg SIMMEL, Les pauvres (1908).**

**Charles PÉGUY**

**Cet enfer du monde moderne où celui qui ne joue pas perd**

Nos vieux maîtres n'étaient pas seulement des hommes de l'ancienne France. Il nous enseignaient, au fond, la morale même et l'être de l'ancienne France. Je vais bien les étonner : ils nous enseignaient la même chose que les curés. Et les curés nous enseignaient la même chose qu'eux. Toutes leurs contrariétés métaphysiques n'étaient rien en comparaison de cette communauté

profonde qu'ils étaient de la même race, du même temps, de la même France, du même régime. De la même discipline. Du même monde. Ce que les curés disaient, au fond les instituteurs le disaient aussi. Ce que les instituteurs disaient, au fond les curés le disaient aussi. Car les uns et les autres ensemble ils disaient.

Les uns et les autres et avec eux nos parents et dès avant eux nos parents ils nous disaient, ils nous enseignaient cette stupide morale, qui a fait la France, qui aujourd'hui encore l'empêche de se défaire. Cette stupide morale à laquelle nous avons tant cru. À laquelle, sots que nous sommes, et peu scientifiques, malgré tous les démentis du fait, à laquelle nous nous raccrochons désespérément dans le secret de nos cœurs. Cette pensée fixe de notre solitude, c'est d'eux tous que nous la tenons. Tous les trois ils nous enseignaient cette morale, ils nous disaient que un homme qui travaille bien et qui a de la conduite est toujours sûr de ne manquer de rien. Ce qu'il y a de plus fort c'est qu'ils le croyaient. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que *c'était vrai*. Les uns paternellement, et maternellement; les autres scolairement, intellectuellement, laïquement; les autres dévotement, pieusement; tous doctement, tous paternellement, tous avec beaucoup de cœur ils enseignaient, ils croyaient, ils constataient cette morale stupide (notre seul recours; notre secret ressort) : qu'un homme qui travaille tant qu'il peut, et qui n'a aucun grand vice, qui n'est ni joueur, ni ivrogne, est toujours sûr de ne jamais manquer de rien et comme disait ma mère qu'il aura toujours du pain pour ses vieux jours.

Ils croyaient cela tous, d'une croyance antique et enracinée, d'une créance indéracinable, indéracinée, que l'homme raisonnable et plein de conduite, que le laborieux était parfaitement assuré de ne jamais mourir de faim. Et même qu'il était assuré de pouvoir toujours nourrir sa famille. Qu'il trouverait toujours du travail et qu'il gagnerait toujours sa vie. Tout cet ancien monde était essentiellement le monde de *gagner sa vie*. Pour parler plus précisément ils croyaient que l'homme qui se cantonne dans la pauvreté et qui a, même moyennement, les vertus de la pauvreté, y trouve une petite sécurité totale. Ou pour parler plus profondément ils croyaient que le pain quotidien est assuré, par des moyens purement temporels, par le jeu même des balancements économiques, à tout homme qui ayant les vertus de la pauvreté consent, (comme d'ailleurs on le doit), à se borner dans la pauvreté. (Ce qui d'ailleurs pour eux était en même temps et en cela même non pas seulement le plus grand bonheur, mais le seul bonheur même que l'on pût imaginer.)

(Bien se loger dans une petite maison de pauvreté.) On se demande où a pu naître, comment a pu naître une croyance aussi stupide, (notre profond secret, notre dernière et notre secrète règle, notre règle de vie secrètement caressée); on se demande où a pu naître, comment a pu naître une opinion aussi déraisonnable, un jugement sur la vie aussi pleinement indéfendable. Que l'on ne cherche pas. Cette morale n'était pas stupide. Elle était juste alors. Et même elle était la seule juste. Cette croyance n'était pas absurde. Elle était fondée en fait. Et même elle était la seule fondée en fait. Cette opinion n'était point déraisonnable, ce jugement n'était point indéfendable. Il procédait au contraire de la réalité la plus profonde de ce temps-là. On se demande souvent d'où est née, comment est née cette vieille morale classique, cette vieille morale traditionnelle, cette vieille morale du labeur et de la sécurité dans le salaire, de la sécurité dans la récompense, pourvu que l'on se bornât dans les limites de la pauvreté, et par suite et enfin de la sécurité dans le bonheur. Mais c'est précisément ce qu'ils voyaient; tous les jours. Nous, c'est ce que nous ne voyons jamais, et nous nous disons : Où avaient-ils inventé ça. Et nous croyons, (parce que c'étaient des maîtres d'école, et des curés, c'est-à-dire en un certain sens encore des maîtres d'école), nous croyons que c'était une invention, scolaire, intellectuelle. Nullement. Non. C'était cela au contraire qui était la réalité, même.

Nous avons connu un temps, nous avons touché un temps où c'était cela qui était la réalité. Cette morale, cette vue sur le monde, cette vue du monde avait au contraire tous les sacrements scientifiques. C'était elle qui était d'usage, d'expérience, pratique, empirique, expérimentale, de fait constamment accompli. C'était elle qui savait. C'était elle qui avait vu. Et c'est peut-être là la différence la plus profonde, l'abîme qu'il y ait eu entre tout ce grand monde antique, païen, chrétien, français, et notre monde moderne, coupé comme je l'ai dit, à la date que j'ai dit. Et ici nous recoupons une fois de plus cette ancienne proposition de nous que le monde moderne, lui seul et de son côté, se contrarie d'un seul coup à tous les autres mondes, à tous les anciens mondes ensemble en bloc et de leur côté. Nous avons connu, nous avons touché un monde, (enfants nous en avons participé), où un homme qui se bornait dans la pauvreté était au moins garanti dans la pauvreté.

C'était une sorte de contrat sourd entre l'homme et le sort, et à ce contrat le sort n'avait jamais manqué avant l'inauguration des temps modernes. Il était entendu que celui qui faisait de la fantaisie, de l'arbitraire, que celui qui introduisait un jeu, que celui qui voulait s'évader de la pauvreté risquait tout. Puisqu'il introduisait le jeu, il pouvait perdre. Mais celui qui ne jouait pas ne pouvait pas perdre. Ils ne pouvaient pas soupçonner qu'un temps venait, et qu'il était déjà là, et c'est

précisément le temps moderne, où celui qui ne jouerait pas perdrait tout le temps, et encore plus sûrement que celui qui joue.

Ils ne pouvaient pas prévoir qu'un tel temps venait, qu'il était là, que déjà il surplombait. Ils ne pouvaient pas même supposer qu'il y eût jamais, qu'il dût y avoir un tel temps. Dans leur système, qui était le système même de la réalité, celui qui bravait risquait évidemment tout, mais celui qui ne bravait pas ne risquait absolument rien. Celui qui tentait, celui qui voulait s'évader de la pauvreté, celui qui jouait de s'évader de la pauvreté risquait évidemment de retomber dans les plus extrêmes misères. Mais celui qui ne jouait pas, celui qui se bornait dans la pauvreté, ne jouant, n'introduisant aucun risque, ne courait non plus aucun risque de tomber dans aucune misère. L'acceptation de la pauvreté décernait une sorte de brevet, instituait une sorte de contrat. L'homme qui résolument se bornait dans la pauvreté n'était jamais traqué dans la pauvreté. C'était un réduit. C'était un asile. Et il était sacré. Nos maîtres ne prévoyaient pas, et comment eussent-ils soupçonné, comment eussent-ils imaginé ce purgatoire, pour ne pas dire cet enfer du monde moderne où celui qui ne joue pas perd, et perd toujours, où celui qui se borne dans la pauvreté est incessamment poursuivi dans la retraite même de cette pauvreté.

Nos maîtres, nos anciens ne pouvaient prévoir, ne pouvaient imaginer cette mécanique, cet automatisme économique du monde moderne où tous nous nous sentons d'année en année plus étranglés par le même carcan de fer qui nous serre plus fort au cou. Il était entendu que celui qui voulait sortir de la pauvreté risquait de tomber dans la misère. C'était son affaire. Il rompait le contrat conclu avec le sort. Mais on n'avait jamais vu que celui qui voulait se borner dans la pauvreté fût condamné à retomber perpétuellement dans la misère. On n'avait jamais vu que ce fût le sort qui rompît le contrat. Ils ne connaissaient pas, ils ne pouvaient prévoir cette monstruosité, moderne, cette tricherie, nouvelle, cette invention, cette rupture du jeu, que celui qui ne joue pas perdît continuellement. [...]

En d'autres termes ils ne pouvaient prévoir, ils ne pouvaient imaginer cette monstruosité du monde moderne, (qui déjà surplombait), ils n'avaient point à concevoir ce monstre d'un Paris comme est le Paris moderne où la population est coupée en deux classes si parfaitement séparées que jamais on n'avait vu tant d'argent rouler pour le plaisir, et l'argent se refuser à ce point au travail.

Et tant d'argent rouler pour le luxe et l'argent se refuser à ce point à la pauvreté. En d'autres termes, en un autre terme ils ne pouvaient point prévoir, ils ne pouvaient point soupçonner ce règne de

l'argent. Ils pouvaient d'autant moins le prévoir que leur sagesse était la sagesse antique même. Elle venait de loin. Elle datait de la plus profonde antiquité, par une filiation temporelle, par une descendance naturelle que nous essayerons peut-être d'approfondir un jour.

Il y a toujours eu des riches et des pauvres, et *il y aura toujours des pauvres parmi vous*<sup>1</sup> et la guerre des riches et des pauvres fait la plus grosse moitié de l'histoire grecque et de beaucoup d'autres histoires et l'argent n'a jamais cessé d'exercer sa puissance et il n'a point attendu le commencement des temps modernes pour effectuer ses crimes. Il n'en est pas moins vrai que le mariage de l'homme avec la pauvreté n'avait jamais été rompu. Et au commencement des temps modernes il ne fut pas seulement rompu, mais l'homme et la pauvreté entrèrent dans une infidélité éternelle. Quand on dit les anciens, au regard des temps modernes, il faut entendre ensemble et les anciens Anciens et les anciens chrétiens. C'était le principe même de la sagesse antique que celui qui voulait sortir de sa condition les dieux le frappaient sans faute. Mais ils frappaient beaucoup moins généralement celui qui ne cherchait pas à s'élever au-dessus de sa condition. Il nous était réservé, il était réservé au temps moderne que l'homme fût frappé dans sa condition même.

**Charles PÉGUY, *L'Argent* (1913).**

1. Matthieu, XXVI, 11.

**Georges PEREC**

**Le rêve de richesse**

*[Dans les années 60, Jérôme et Sylvie s'interrogent sur les conditions de leur réussite sociale.]*

Ils étaient stupides – combien de fois se répétèrent-ils qu'ils étaient stupides, qu'ils avaient tort, qu'ils n'avaient, en tout cas, pas plus raison que les autres, ceux qui s'acharnent, ceux qui grimpent – mais ils aimaient leurs longues journées d'inaction, leurs réveils paresseux, leurs matinées au lit, avec un tas de romans policiers et de science-fiction à côté d'eux, leurs promenades dans la nuit, le long des quais, et le sentiment presque exaltant de liberté qu'ils ressentaient certains jours, le sentiment de vacances qui les prenait chaque fois qu'ils revenaient d'une enquête<sup>1</sup> en province.

Ils savaient, bien sûr, que tout cela était faux, que leur liberté n'était qu'un leurre. Leur vie était plus marquée par leurs recherches presque affolées de travail, lorsque, cela était fréquent, une des agences qui les employait faisait faillite ou s'absorbait dans une autre plus grande, par leurs fins de semaine où les cigarettes étaient comptées, par le temps qu'ils perdaient, certains jours, à se faire inviter à dîner. Ils étaient au cœur de la situation la plus banale, la plus bête du monde. Mais ils avaient beau savoir qu'elle était banale et bête, ils y étaient cependant ; l'opposition entre le travail et la liberté ne constituait plus, depuis belle lurette, s'étaient-ils laissé dire, un concept rigoureux ; mais c'est pourtant ce qui les déterminait d'abord.

Les gens qui choisissent de gagner d'abord de l'argent, ceux qui réservent pour plus tard, pour quand ils seront riches, leurs vrais projets, n'ont pas forcément tort. Ceux qui ne veulent que vivre, et qui appellent vie la liberté la plus grande, la seule poursuite du bonheur, l'exclusif assouvissement de leurs désirs ou de leurs instincts, l'usage immédiat des richesses illimitées du monde – Jérôme et Sylvie avaient fait leur ce vaste programme –, ceux-là seront toujours malheureux. Il est vrai, reconnaissaient-ils, qu'il existe des individus pour lesquels ce genre de dilemme ne se pose pas, ou se pose à peine, qu'ils soient trop pauvres et n'aient pas encore d'autres exigences que celles de manger un peu mieux, d'être un peu mieux logés, de travailler un peu moins, ou qu'ils soient trop riches, au départ, pour comprendre la portée, ou même la signification d'une telle distinction. Mais de nos jours et sous nos climats, de plus en plus de gens ne sont trop riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir : c'est ici que leurs malheurs commencent.

Un jeune homme théorique<sup>2</sup> qui fait quelques études, puis accomplit dans l'honneur ses obligations militaires, se retrouve vers vingt-cinq ans nu comme au premier jour, bien que déjà virtuellement possesseur, de par son savoir même, de plus d'argent qu'il n'a jamais pu en souhaiter. C'est-à-dire qu'il sait avec certitude qu'un jour viendra où il aura son appartement, sa maison de campagne, sa voiture, sa chaîne haute-fidélité. Il se trouve pourtant que ces exaltantes promesses se font toujours fâcheusement attendre : elles appartiennent, de par leur être même, à un processus dont relèvent également si l'on veut bien y réfléchir, le mariage, la naissance des enfants, l'évolution des valeurs morales, des attitudes sociales et des comportements humains. En un mot, le jeune homme devra s'installer, et cela lui prendra bien quinze ans.

Une telle perspective n'est pas réconfortante. Nul ne s'y engage sans pester. Eh quoi, se dit le

jeune émoulu, vais-je devoir passer mes jours derrière ces bureaux vitrés au lieu de m'aller promener dans les prés fleuris, vais-je me surprendre plein d'espoir les veilles de promotions, vais-je supputer, vais-je intriguer, vais-je mordre mon frein, moi qui rêvais de poésie, de trains de nuit, de sables chauds ? Et, croyant se consoler, il tombe dans les pièges des ventes à tempérament. Lors, il est pris, et bien pris : il ne lui reste plus qu'à s'armer de patience. Hélas. quand il est au bout de ses peines, le jeune homme n'est plus si jeune, et, comble de malheur, il pourra même lui apparaître que sa vie est derrière lui, qu'elle n'était que son effort, et non son but et, même s'il est trop sage, trop prudent – car sa lente ascension lui aura donné une saine expérience – pour oser se tenir de tels propos, il n'en demeurera pas moins vrai qu'il sera âgé de quarante ans, et que l'aménagement de ses résidences principale et secondaire, et l'éducation de ses enfants auront suffi à remplir les maigres heures qu'il n'aura pas consacrées à son labeur.

**Georges PEREC, *Les Choses* (1965).**

1. D'une campagne de sondages.
2. Un jeune homme type.

**Jean GIONO**

**Le sens matériel**

Il est évident que nous changeons d'époque. Il faut faire notre bilan. Nous avons un héritage, laissé par la nature et par nos ancêtres. Des paysages ont été des états d'âmes et peuvent encore l'être pour nous-mêmes et ceux qui viendront après nous ; une histoire est restée inscrite dans les pierres des monuments ; le passé ne peut pas être entièrement aboli sans assécher de façon inhumaine tout avenir. Les choses se transforment sous nos yeux avec une extraordinaire vitesse. Et on ne peut pas toujours prétendre que cette transformation soit un progrès. Nos "belles" créations se comptent sur les doigts de la main, nos "destructions" sont innombrables. Telle prairie, telle forêt, telle colline sont la proie de bulldozers et autres engins ; on aplanit, on rectifie, on utilise ; mais on utilise toujours dans le sens matériel, qui est forcément le plus bas.

Telle vallée, on la barre, tel fleuve, on le canalise, telle eau, on la turbine. On fait du papier journal avec des cèdres dont les Croisés ont ramené les graines dans leurs poches. Pour rendre les

routes "roulantes" on met à bas les alignements d'arbres de Sully. Pour créer des parkings, on démolit des chapelles romanes, des hôtels du XVIIème, de vieilles halles. Les autoroutes flagellent de leur lente ondulation des paysages vierges. Des combinats de raffineries de pétrole s'installent sur des étangs romains. On veut tout faire fonctionner. Le mot "fonctionnel" a fait plus de mal qu'Attila ; c'est vraiment après son passage que l'herbe ne repousse plus. On a tellement foi en la science (qui elle-même n'a foi en rien, même pas en elle-même), qu'on rejette avec un dégoût qu'on ne va pas tarder à payer très cher tout ce qui, jusqu'ici, faisait le bonheur des hommes. Cette façon de faire est déterminée par quoi ? Le noble élan vers le progrès ? Non : le besoin de gagner de l'argent. Écoutez les discours politiques, lisez les journaux : on ne parle que de prix "compétitifs", de rendement, de marges bénéficiaires, etc.

Il faudrait à la fin se rendre compte, si on en est fermement sur le chapitre de l'argent, qu'il ne se gagne pas qu'avec de la betterave, du beurre, du pétrole ou de l'acier. Qu'il y a des créations artistiques qui rapportent plus que des puits de pétrole et que tous les hauts fourneaux de la vallée de la Moselle réunis. Le centre artistique de Florence rapporte plus à la ville, à la région, aux Florentins de la cité et des cités environnantes que toutes les industries groupées dans cette région, plus que si toutes ces industries étaient multipliées par mille. Seraient-elles d'ailleurs multipliées par mille qu'elles courraient toujours le risque d'être concurrencées par des régions où elles seraient multipliées par dix mille, et pourraient-elles suivre la cadence qu'il faudrait encore courir après le client et essayer de remplir le carnet de commandes avec des politiques et de la politique. Tandis qu'il n'y a pas de concurrence pour le trésor que lui ont légué ces artistes, son école de peinture, de sculpture, d'architecture, ses cathédrales, ses couvents, le Palazzo Vecchio.

C'est par milliards que l'argent tombe dans les escarcelles et les comptoirs florentins, c'est par milliards qu'il tombe à Venise, à Rome, c'est par milliards qu'il inonde la péninsule depuis le Piémont jusqu'en Sicile. Il en faudrait des puits de pétrole et des hauts fourneaux pour arriver au même résultat ! Il a suffi du génie de quelques artistes et de l'intelligence conservatrice de leurs héritiers. "Les Pèlerins d'Emmaüs", "La Ronde de Nuit", "Le Syndic des drapiers", "La Leçon d'anatomie"<sup>1</sup>, voilà qui n'a pas besoin de Marché commun pour faire entrer les devises.

**Jean GIONO, « Il est évident », in *La Chasse au bonheur, Chroniques 1966-1970*.**

1. Tableaux de Rembrandt.

**Pascal BRUCKNER**  
**Avare, prodigue, cupide**

L'avarice est la maladie de la rétention, la prodigalité celle de la dilapidation. La première est l'amour de l'argent comme moyen absolu qui dépasse toutes les fins : aucune jouissance ne peut l'égaliser puisqu'il les contient potentiellement toutes. Le grippe-sou n'accumule les billets, les pièces d'or que pour s'interdire d'en profiter, certain que son magot tel qu'il est ne pourra jamais le décevoir en raison même de son abstraction (Georg Simmel). Qu'on l'écorne d'un centime, c'est comme si on l'amputait, on l'écorchait vif. Il est sa fortune beaucoup plus qu'il ne la possède, elle fait partie intégrante de son être.

Le prodigue à l'inverse ne cesse de souligner chaque jour par une dépense effrénée à quel point l'argent lui est indifférent. Aucune fête, banquet, aucun achat coûteux ne l'arrêtent. Au moment de jeter les deniers par la fenêtre, il guette le regard admiratif, extasié des autres qui le consacrent en généreux. Il tente de les persuader que le vil métal le laisse froid et fustige la pingrerie de ses congénères, leur petitesse financière. Mais son insistance de grand seigneur à déboursier tant et plus prouve qu'il n'est pas complètement détaché de l'objet de son mépris. Lui-même n'en a jamais fini avec ce faux dieu, ses largesses sont trompeuses, il est engagé dans un interminable règlement de comptes. L'avare et le prodigue sont frères en contradiction : comme l'a bien vu Georg Simmel, ils sont les deux faces d'une même médaille, ils déifient également l'argent, l'un en le thésaurisant, l'autre en le gaspillant. Économe ou viveur, ils sont les enfants d'un même père. Quant au cupide, en dépit de son image négative, il est le vrai héros du capitalisme, il cultive son gain de façon méthodique et rationnelle.

Homme insatiable peut-être mais homme d'une seule passion, constant et prévisible, il convoite des chiffres dont l'addition vertigineuse le met en joie, déclenche en lui une excitation inépuisable. Opération boursière, OPA, rachat, fusion, il vit en état d'effervescence, au rythme des décharges d'adrénaline. L'argent à ses yeux est un ventre d'une fécondité inépuisable, une substance qui soulève le monde, accède à la beauté du colossal. Et comme il n'est pas de quantités qui ne puissent être dépassées, son ardeur ni son labeur ne connaissent de limites. Chasseur d'improbable, il noue de nerveuses romances avec les cours et les cotations, flaire les millions potentiels et pour chaque

risque encouru connaît la volupté extraordinaire de la déchéance ou de la gloire. L'avare est personnage de l'économie statique, le prodigue de l'économie ostentatoire, le cupide de l'économie florissante.

Nous sommes un peu des trois : il nous arrive de mégoter pour une somme dérisoire, de flamber sur un coup de tête, d'entasser avec une avidité sans merci. Il est heureusement d'autres rapports plus apaisés, plus indifférents au veau d'or. Mais pour ses adorateurs, l'argent n'est pas seulement un mal qui fait du bien et un bien qui fait du mal, ce fumier sur lequel poussent les fleurs de la civilisation, pour reprendre une image de Zola : il est aussi une consolation merveilleuse. Tant qu'on s'occupe à le gagner, à le garder, à le gâcher, il absorbe toute l'énergie, se suffit à lui-même, donne un sens parfait à la vie. Il est habité de puissances trop considérables pour souffrir la moindre concurrence. Comme le savait l'Eglise, il est le seul rival de Dieu, capable comme lui d'embrasser la multiplicité du monde dans son unité, de ne mettre aucune borne à son expansion. Il est une force spirituelle à vrai dire, le seul absolu que nous tolérions en période de relativisme. [...]

### **Pauvreté, richesse, frugalité**

Les riches ne sont pas seulement des pauvres qui ont réussi. Leur fortune les transforme qualitativement, les propulse dans une autre humanité avec ses mœurs, ses peuplades, son langage. Elle est une manière de vivre, de doter l'argent de noblesse, de raffinement. Devenir riche s'apprend et ne demande pas moins d'assiduité que les mathématiques ou la musique : il ne suffit pas d'avoir beaucoup, il faut être autrement. Des générations entières sont parfois requises pour intégrer le monde de la « haute », connaître ses noms, ses familles, alors que peu d'années suffisent pour être précipité dans la gêne. A l'intérieur même de la richesse, il existe des hiérarchies, des castes entre les immensément pourvus et la plèbe des nababs ordinaires.

C'est pourquoi les riches, derrière les hauts murs de leurs clubs, de leurs palaces, sont plus occupés à défendre leur statut qu'à jouir de leurs biens. L'argent, pour parler comme les calvinistes, leur donne la garantie subjective du salut. Qu'ils attirent la sympathie ou la colère, ils tiennent à s'enraciner dans une généalogie pour mettre en évidence que leur état n'est pas le fruit d'un labeur acharné - l'argent n'aime pas sentir la sueur - ou d'une bonne étoile, mais la résultante d'une ascendance authentiquement aristocratique.

Les pauvres, en revanche, ont quelque chose de navrant dans leur reproduction sans fin. Tomber dans la dèche, c'est tomber sous la coupe des choses, ne pas pouvoir les jeter, les gaspiller, devoir

les recoudre, les ravauder, les réparer, compter sou après sou. C'est combiner l'humiliation et l'empêchement. « Le pauvre est contraint de lésiner sur sa douleur. Le riche porte la sienne au grand complet » (Baudelaire). A quoi s'ajoute, plus dégradant encore, le caractère résiduel de l'indigence : si le pauvre était hier le prolétaire ou le damné de la terre voué à racheter le genre humain, il est aujourd'hui une survivance qui a résisté à toutes les vagues de la prospérité. Un tel entêtement dans la pouillerie relève du mauvais esprit ! Il est le cancre qui persiste dans le dénuement, malgré les progrès, un reste qui encombre, un déchet que les plans sociaux ou les grandes institutions se renvoient année après année en se jurant de les éliminer. La question sociale rejoint ainsi celle du traitement des ordures, problème d'écologie, gestion des surplus humains et matériels. *Poverty sucks*, comme on le disait en Amérique au temps de Reagan : la pauvreté craint. Elle a ceci de désolant qu'elle nous jette au visage l'échec de notre optimisme, nous tire en arrière, nous rappelle que tous les hommes ne sont pas également conviés aux joies de la vie et ne le seront probablement jamais.

Est-il possible de concevoir la frugalité autrement que comme une résurrection de l'ascèse chrétienne ou une diététique de repus avides de retrouver la grande simplicité ? Le monde appartient à celui qui y renonce, disaient les franciscains : dans la disette réside l'opulence, dans le vide le vrai plein. Qui jamais ne prend, jamais ne saisit, possède les biens essentiels puisqu'il n'a nul besoin de les avoir pour en jouir. Ce renoncement est l'envers de l'avidité, il met à ne pas choisir la même intransigeance que celle-ci à ne rien refuser. Peut-être faut-il arracher la frugalité à l'idée sinistre d'abstinence : elle n'est pas une soustraction, mais un plus, l'ouverture à d'autres dimensions de l'existence. Ne pas se laisser piéger par l'affairement, les contraintes stériles, se désencombrer des babioles socialement valorisées, déplacer les frontières du nécessaire et du superflu, mettre le faste où la plupart ne voient que futilité et la misère où la plupart célèbrent le luxe.

Bref, se restreindre non pour se priver mais pour multiplier d'autres plaisirs moins communément admis. Faut de quoi la frugalité resterait l'annexe écolo de la pauvreté religieuse, la variante moderne du pain noir et du pichet d'eau, une caricature de néo-ruralité façon Henry David Thoreau, le rousseauiste américain partisan de la vie dans les bois. Que tout cela soit flou, imprégné d'eau bénite et de snobisme n'empêche pas que liberté est donnée à chacun de décider en son for intérieur de quels traquenards sociaux il se préserve, de quel faux éclat il est prêt à se passer. Si l'angoisse de notre temps est celle du passage, cela veut dire que le changement qui s'annonce portera avec lui de nouvelles richesses dont nous n'avons pas idée. Elles ne périmeront pas les présentes, elles les

relégueront à une autre place. Ce qui vient pourrait bien faire paraître la pompe et la magnificence d'aujourd'hui comme une aimable pacotille.

**Pascal BRUCKNER, *Misère de la prospérité*, 2002.**

## **ARISTOTE**

### **L'accroissement indéfini de l'argent**

[...] § 15. Avec la monnaie, née des premiers échanges indispensables, naquit aussi la vente, autre forme d'acquisition, excessivement simple dans l'origine, mais perfectionnée bientôt par l'expérience, qui révéla, dans la circulation des objets, les sources et les moyens de profits considérables. § 16. Voilà comment il semble que la science de l'acquisition a surtout l'argent pour objet, et que son but principal est de pouvoir découvrir les moyens de multiplier les biens ; car elle doit créer les biens et l'opulence. C'est qu'on place souvent l'opulence dans l'abondance de l'argent, parce que c'est sur l'argent que roulent l'acquisition et la vente ; et cependant cet argent n'est en lui-même qu'une chose absolument vaine, n'ayant de valeur que par la loi et non par la nature, puisqu'un changement de convention parmi ceux qui en font usage peut le déprécier complètement, et le rendre tout à fait incapable de satisfaire aucun de nos besoins. En effet, un homme, malgré tout son argent, ne pourra-t-il pas manquer des objets de première nécessité ? Et n'est-ce pas une plaisante richesse que celle dont l'abondance n'empêche pas de mourir de faim ? C'est comme ce Midas de la mythologie, dont le vœu cupide faisait changer en or tous les mets de sa table. § 17. C'est donc avec grande raison que les gens sensés se demandent si l'opulence et la source de la richesse ne sont point ailleurs ; et certes la richesse et l'acquisition naturelles, objet de la science domestique, sont tout autre chose. Le commerce produit des biens, non point d'une manière absolue, mais par le déplacement d'objets déjà précieux en eux-mêmes. Or c'est l'argent qui paraît surtout préoccuper le commerce ; car l'argent est l'élément et le but de ses échanges ; et la fortune qui naît de cette nouvelle branche d'acquisition semble bien réellement n'avoir aucune borne. La médecine vise à multiplier ses guérisons à l'infini ; comme elle, tous les arts placent dans l'infini l'objet qu'ils poursuivent, et tous y prétendent de toutes leurs forces. Mais du moins les moyens qui les conduisent à leur but spécial sont limités, et ce but lui-même leur sert à tous de borne ; bien loin de là, l'acquisition commerciale n'a pas même pour fin le but qu'elle poursuit, puisque son but est précisément une opulence et un enrichissement indéfinis. § 18. Mais si l'art de cette richesse n'a pas de bornes, la science domestique en a, parce que son objet est tout différent. Ainsi, l'on pourrait fort

bien croire à première vue que toute richesse sans exception a nécessairement des limites. Mais les faits sont là pour nous prouver le contraire ; tous les négociants voient s'accroître leur argent sans aucun terme. Ces deux espèces si différentes d'acquisition, employant le même fonds qu'elles recherchent toutes deux également, quoique dans des vues bien diverses, l'une ayant un tout autre but que l'accroissement indéfini de l'argent, qui est l'unique objet de l'autre, cette ressemblance a fait croire à bien des gens que la science domestique avait aussi la même portée; et ils se persuadent fermement qu'il faut à tout prix conserver ou augmenter à l'infini la somme d'argent qu'on possède.

§ 19. Pour en venir là, il faut être préoccupé uniquement du soin de vivre, sans songer à vivre comme on le doit.

### **ARISTOTE, La Politique, livre I.**

## **MONTAIGNE**

### **La plus ridicule de toutes les folies humaines**

J'ai connu trois situations différentes depuis que je suis sorti de l'enfance. La première période, qui a duré près de vingt ans, je l'ai passée sans autres moyens que fortuits, dépendant des dispositions prises par d'autres pour me secourir, sans revenu assuré et sans tenir de comptes. Je dépensais d'autant plus allègrement et avec d'autant moins de souci que ma fortune dépendait entièrement du hasard. Je ne fus jamais plus heureux. Je n'ai jamais trouvé close la bourse de mes amis : m'étant donné pour règle absolue de ne jamais faillir à rembourser au terme que j'avais fixé, ils l'ont maintes fois repoussé quand ils voyaient l'effort que je faisais pour satisfaire à mes engagements.

De sorte que j'affichais, en retour, une loyauté économe et quelque peu tricheuse. Je ressens naturellement quelque plaisir à payer : c'est comme si je déchargeais mes épaules d'un fardeau ennuyeux, et de l'image de la servitude que constitue la dette. De même qu'il y a quelque contentement qui me chatouille quand je fais quelque chose de juste et qui fait le bonheur d'autrui. Je mets à part les paiements pour lesquels il faut venir marchander et compter ; car si je ne trouve quelqu'un pour s'en charger, je les fais de façon honteuse et injurieuse tant que je peux, craignant cette discussion, avec laquelle mon humeur et ma façon de parler sont tout à fait incompatibles. Il

n'est rien que je haïsse autant que de marchander : c'est là une relation de pure tricherie et d'impudence.

Après avoir débattu et barguigné une heure durant, l'un ou l'autre abandonne sa parole et ses serments pour cinq sous obtenus. C'est pourquoi j'empruntais à mon désavantage, car n'ayant pas le courage de réclamer en présence de l'autre, je reportais cela à plus tard au hasard d'une lettre, ce qui n'a pas grande efficacité et qui facilite plutôt le refus. Je m'en remettais donc plutôt, pour la conduite de mes affaires, aux astres, et plus librement que je ne l'ai jamais fait depuis, à la providence et à mon flair.

La plupart de ceux qui savent gérer leurs affaires estiment horrible de vivre ainsi dans l'incertitude. Mais ils ne se rendent pas compte, d'abord, que la plupart des gens vivent ainsi. Combien d'honnêtes gens n'ont-ils pas abandonné toutes leurs certitudes, combien le font chaque jour, pour rechercher la faveur des rois et courir la chance ? César s'endetta d'un million en or au-delà de ce qu'il possédait pour devenir César. Et combien de marchands commencent leurs affaires par la vente de leur métairie, qu'ils envoient aux Indes à travers tant de mers déchaînées [Catulle, IV, 18]. Et par un temps si peu fertile en dévotions que le nôtre, nous voyons mille et mille congrégations dont les membres coulent une vie paisible, attendant chaque jour de la libéralité du Ciel ce dont ils ont besoin pour dîner.

Et deuxièmement, ils ne se rendent pas compte que cette certitude sur laquelle ils se fondent n'est guère moins incertaine et hasardeuse que le hasard lui-même. Je vois d'aussi près la misère au-delà de deux mille écus de rente que si elle était toute proche de moi. Car le hasard est capable d'ouvrir cent brèches à la pauvreté à travers nos richesses, et il n'y a souvent qu'un pas de la fortune la plus extrême au quasi dénuement. La fortune est de verre, et quand brille, elle se brise [Publius Syrus, *in Juste Lipse, Politiques*]. Et elle peut envoyer cul par dessus tête toutes nos précautions et nos défenses.

Je trouve que pour diverses raisons, on voit plus souvent l'indigence chez ceux qui ont du bien que chez ceux qui n'en ont pas ; et qu'elle est peut-être moins pénible quand elle vient seule que quand elle apparaît au milieu des richesses, qui proviennent plutôt d'une bonne gestion que de recettes véritables : « Chacun est l'artisan de sa propre fortune » [Salluste, *de rep. ordin.* I, 1]. Et un riche qui n'est plus à son aise, mais pressé par la nécessité et les ennuis d'argent me semble plus

misérable que celui qui est simplement pauvre. « L'indigence au sein de la richesse est la pire des pauvretés. » [Sénèque, *Épîtres*, LXXIV]. Les plus grands princes et les plus riches sont généralement amenés, par la pauvreté et le besoin, à l'extrême nécessité. Car en est-il de plus extrême que celle qui conduit à devenir les tyrans et injustes usurpateurs des biens de leurs sujets ?

Ma deuxième situation fut d'avoir de l'argent. M'y étant attaché, j'en fis bien vite des réserves non négligeables en fonction de ma condition sociale. J'estimais que l'on ne dispose vraiment que de ce qui excède les dépenses ordinaires, et qu'on ne peut être sûr d'un bien qui ne représente qu'une espérance de recette, si évidente qu'elle paraisse.

Car je me disais : et s'il m'arrivait tel ou tel fâcheux événement ? Et à cause de ces vaines et pernicieuses pensées, je m'ingéniais à parer à tous les inconvénients possibles grâce à cette réserve superflue. Et à celui qui m'alléguait que le nombre des événements possibles était infini je trouvais encore le moyen de répondre que cette réserve, si elle ne pouvait être prévue pour tous les cas, l'était tout de même au moins pour bon nombre d'entre eux. Mais cela n'allait pas sans douloureuse inquiétude. J'en faisais un secret. Et moi qui ose tant parler de moi, je ne parlais de mon argent que par des mensonges, comme font ceux qui, riches, se font passer pour pauvres, et pauvres jouent les riches, sans que jamais leur conscience ne témoigne sincèrement de ce qu'ils ont vraiment. Ridicule et honteuse prudence ! Allais-je en voyage ? Il me semblait toujours que je n'avais pas emporté assez d'argent. Et plus je m'étais chargé de monnaie plus je m'étais aussi chargé de craintes : à propos de l'insécurité des chemins, ou de la fidélité de ceux qui transportaient mes bagages, dont je ne parvenais à m'assurer vraiment - comme bien des gens que je connais - que si je les avais devant les yeux. Laissais-je ma cassette chez moi ? Ce n'étaient que soupçons et pensées lancinantes, et qui pis est, incommunicables ! Mon esprit en était obsédé. Tout bien pesé, il est encore plus difficile de garder de l'argent que d'en gagner. Si je n'en faisais pas tout à fait autant que je le dis, du moins me coûtait-il de m'empêcher de le faire. Quant à la commodité, j'en profitais peu ou pas du tout : si j'avais plus de facilité à faire des dépenses, celles-ci ne m'ennuyaient pas moins ; car comme disait Bion, le chevelu se fâche autant que le chauve si on lui arrache les cheveux. Et dès que vous vous êtes habitué, que vous vous êtes représenté en esprit un certain tas d'or, vous n'en disposez déjà plus, car vous n'oseriez même plus l'écorner... C'est un édifice qui, vous semble-t-il, s'écroulera tout entier si vous y touchez : il faut vraiment que la nécessité vous prenne à la gorge pour vous résoudre à l'entamer. Et avant d'en arriver là, j'engageais mes hardes, je vendais un cheval, avec bien moins de contrainte et moins de regret que lorsque je devais faire une brèche dans cette bourse privilégiée et tenue à part.

Mais le danger est alors celui-ci : il est malaisé d'établir des bornes à ce désir d'accumulation (il est toujours difficile d'en trouver parmi les choses que l'on croit bonnes), et donc de fixer une limite à son épargne : on va toujours grossissant cet amas, l'augmentant d'un chiffre à un autre, jusqu'à se priver bêtement de la jouissance de ses propres biens, pour jouir simplement de leur conservation, et ne point en user. Et c'est pourquoi, selon cette façon de voir les choses, ce sont les gens les plus fortunés qui ont en charge la garde des portes et des murs d'une ville. A mon avis, tout homme riche est avare. Platon classe ainsi les biens corporels et humains : la santé, la beauté, la force, la richesse ; et la richesse n'est pas aveugle, dit-il, mais très clairvoyante au contraire quand elle est illuminée par la sagesse. Denys le Jeune fit preuve à ce propos d'un beau geste. Ayant été averti qu'un Syracusain avait caché en terre un trésor, il lui fit dire de le lui apporter. L'autre s'exécuta, mais s'en réserva toutefois en secret une partie, avec laquelle il s'en alla dans une autre ville où, ayant perdu son habitude de thésauriser, il se mit à vivre à son aise.

Apprenant cela, Denys lui fit rendre le reste de son trésor, disant que puisqu'il avait appris à s'en servir il le lui rendait volontiers. Je vécus quelques années obsédé par l'argent, jusqu'à ce qu'un démon favorable me fasse sortir de cet état, comme le Syracusain, et dépenser ce que j'avais amassé : le plaisir d'un voyage très coûteux fut l'occasion de jeter à bas cette stupide conception. Je suis donc de ce fait tombé dans une troisième sorte de vie, qui (je le dis comme je le sens), est certes plus plaisante et plus réglée, car maintenant je règle ma dépense sur ma recette. Tantôt l'une est en avance, tantôt c'est l'autre, mais elles sont toujours proches sur les talons l'une de l'autre. Je vis au jour le jour, et me contente de pouvoir subvenir à mes besoins présents et ordinaires : toutes les économies du monde ne sauraient suffire aux besoins extraordinaires ! Et c'est folie d'attendre du hasard qu'il nous prémunisse contre lui-même. C'est avec nos propres armes qu'il faut le combattre, car celles que fournit le hasard peuvent toujours nous trahir au moment crucial. Si je mets de l'argent de côté, ce n'est que dans l'idée de l'employer bientôt. Non pour acheter des terres - dont je n'ai que faire - mais pour acheter des plaisirs. « Ne pas être cupide est une richesse, et c'est un revenu que ne pas avoir la manie d'acheter. » [Cicéron, *Paradoxes*, VI, 3]. Je n'ai pas peur de manquer ni le désir d'augmenter mon bien. « C'est dans l'abondance qu'on trouve le fruit des richesses, et c'est la satisfaction qui est le critère de l'abondance. » [Cicéron, *Paradoxes*, IV, 2]. Et combien je me félicite de ce que cette disposition d'esprit me soit venue à un âge naturellement enclin à l'avarice ! Ainsi je suis épargné par cette folie si courante chez les vieux, et la plus ridicule de toutes les folies humaines.

Phéraulais, dans la *Cyropédie* de Xénophon, était passé par les deux premières situations que j'ai évoquées, et avait trouvé que l'accroissement des biens n'augmentait pas son appétit pour boire, manger, dormir et embrasser sa femme. D'autre part il sentait comme moi peser sur ses épaules l'inconvénient d'avoir à s'occuper de ses biens. Alors il décida de faire le bonheur d'un jeune homme pauvre qui était son ami fidèle et qui courait après la fortune, et lui fit présent de la sienne qui était grande, et même de celle qu'il était encore en train d'accumuler jour après jour grâce à la libéralité de son bon maître Cyrus, et grâce à la guerre. La seule condition était que le bénéficiaire s'engage à le nourrir et à subvenir honnêtement à ses besoins, comme étant son hôte et son ami. A partir de ce moment, ils vécurent ainsi très heureusement, et satisfaits l'un et l'autre du changement de leur condition. Voilà quelque chose que j'aimerais beaucoup imiter. J'admire grandement aussi le sort d'un vieux prélat, dont j'ai pu constater qu'il s'était tout bonnement démis de sa bourse, de ses revenus, et de sa garde-robe, tantôt au profit d'un serviteur qu'il avait choisi, tantôt d'un autre, et qui a coulé ainsi de longues années, ignorant de ses affaires, comme s'il y était étranger. Faire confiance à la bonté d'autrui n'est pas un faible témoignage de sa propre bonté, et par conséquent, Dieu favorise volontiers cette attitude.

Et quant au prélat dont j'ai parlé, je ne vois nulle part de maison plus dignement ni plus régulièrement gérée que la sienne. Heureux celui qui a ainsi réglé à leur juste mesure ses besoins, de façon à ce que sa fortune puisse y suffire sans qu'il s'en préoccupe et sans être dans la gêne, et sans que leur répartition ou acquisition vienne à troubler ses autres occupations, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur. L'aisance ou l'indigence dépendent donc de l'opinion de chacun, et ni la richesse, ni la gloire, ni la santé, n'apportent autant de beauté et de plaisir que ce que leur prête celui qui les possède. Chacun de nous est bien ou mal selon qu'il se trouve ainsi. Est content non celui qu'on croit, mais celui qui en est lui-même persuadé. En cela seulement, la croyance devient vérité et réalité. Le sort ne nous fait ni bien ni mal ; il nous en offre seulement la matière, l'occasion que notre âme, plus puissante que lui, tourne et arrange comme il lui plaît ; c'est elle la seule cause et la maîtresse de sa condition : heureuse ou malheureuse. Les influences extérieures tirent leur saveur et leur couleur de notre constitution interne, de même que les vêtements nous réchauffent, non par leur chaleur propre, mais par la nôtre qu'ils sont faits pour recouvrir et entretenir. Celui qui revêtirait ainsi un corps froid en tirerait le même effet : c'est ainsi que se conservent la neige et la glace.

Certes, de la même façon que l'étude est un tourment pour le fainéant, l'abstinence de vin pour l'ivrogne, la frugalité est un supplice pour le luxurieux et l'exercice physique une torture pour l'homme délicat et oisif - et de même pour tout le reste. Les choses ne sont pas en elles-mêmes si douloureuses ni difficiles ; mais ce sont notre faiblesse et notre lâcheté qui les rendent ainsi. Pour pouvoir juger des choses élevées et importantes, il faut disposer d'une âme qui soit de la même qualité, faute de quoi nous leur attribuons les défauts qui nous appartiennent. Un aviron droit semble courbe dans l'eau. L'important n'est pas tant la chose elle-même que la façon dont on la voit.

Alors pourquoi, parmi tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mépriser la mort et de supporter la douleur, n'en trouvons-nous aucun qui nous convienne ? Et pourquoi, parmi tous les beaux raisonnements qui ont réussi chez les autres, chacun n'applique-t-il pas à lui-même celui qui convient le mieux à son caractère ? S'il ne peut digérer la drogue forte et radicale qui déracinerait le mal, qu'il prenne au moins la douce qui le soulagera. « Un préjugé efféminé et frivole nous domine dans la douleur comme dans le plaisir. Quand nos âmes en sont amollies, et comme liquéfiées pourrait-on dire, même une piqûre d'abeille nous ne pouvons la supporter sans crier. Tout réside dans la capacité à se commander soi-même. » [Cicéron, *Tusculanes*, II, 22]. Au demeurant, on n'échappe pas à la philosophie en faisant valoir outre mesure la gravité des souffrances et l'humaine faiblesse. Car on ne fait alors que la faire se retrancher derrière ces invincibles répliques : « S'il est mauvais de vivre dans la nécessité, il n'y a nulle nécessité à vivre dans la nécessité. » « Nul n'est longtemps dans le malheur que par sa faute. Qui n'a le courage de supporter ni la mort ni la vie, ne veut ni rester ni fuir, que peut-on pour lui ?

#### **MONTAIGNE, Essais, livre I, XIV**

### **LA FONTAINE**

#### **L'Avare qui a perdu son trésor**

L'Usage seulement fait la possession.  
Je demande à ces gens de qui la passion  
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,  
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.  
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,

Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.  
L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,  
Servira d'exemple à la chose.  
Ce malheureux attendait  
Pour jouir de son bien une seconde vie ;  
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.  
Il avait dans la terre une somme enfouie,  
Son cœur avec, n'ayant autre déduit  
Que d'y ruminer jour et nuit,  
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.  
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,  
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât  
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.  
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,  
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.  
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.  
Voilà mon homme aux pleurs ; il gémit, il soupire.  
Il se tourmente, il se déchire.  
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.  
C'est mon trésor que l'on m'a pris.  
– Votre trésor ? où pris ? – Tout joignant cette pierre.  
– Eh ! sommes-nous en temps de guerre,  
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait  
De le laisser chez vous en votre cabinet,  
Que de le changer de demeure ?  
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.  
– A toute heure ? bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?  
L'argent vient-il comme il s'en va ?  
Je n'y touchais jamais. – Dites-moi donc, de grâce,  
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant,  
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent :  
Mettez une pierre à la place,  
Elle vous vaudra tout autant.

## **Le savetier et le financier**

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir;  
C'était merveilles de le voir,  
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,  
Plus content qu'aucun des Sept Sages.  
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,  
Chantait peu, dormait moins encor.  
C'était un homme de finance.  
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,  
Le savetier alors en chantant l'éveillait;  
Et le financier se plaignait  
Que les soins de la Providence  
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,  
Comme le manger et le boire.  
En son hôtel il fait venir  
Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire Grégoire,  
Que gagnez-vous par an ? – Par an ? Ma foi, Monsieur,  
Dit avec un ton de rieur,  
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière  
De compter de la sorte; et je n'entasse guère  
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin  
J'attrape le bout de l'année;  
Chaque jour amène son pain.  
– Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?  
– Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours  
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),  
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours  
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;  
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé  
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»

Le financier, riant de sa naïveté  
Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.  
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,  
Pour vous en servir au besoin. »  
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre  
Avait, depuis plus de cent ans  
Produit pour l'usage des gens.  
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserme  
L'argent et sa joie à la fois.  
Plus de chant : il perdit sa voix,  
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.  
Le sommeil quitta son logis :  
Il eut pour hôte les soucis,  
Les soupçons, les alarmes vaines;  
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme  
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :  
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus .»

**LA FONTAINE, *Fables*, livres IV et VIII, 1668.**

### **Jean de LA BRUYÈRE**

#### **De l'effronterie causée par l'avarice**

Pour faire connaître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger religieusement chez soi une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis; et là, à table, à la vue de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, et lui coupant un morceau de

viande qu'il met sur un quartier de pain : « Tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chère. » Il va lui-même au marché acheter des viandes cuites; et avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il lui fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes et il en entasse le plus qu'il peut; s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : si elle peut contenir tout, il est satisfait; sinon, il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit, et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche au spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfants et leur précepteur. Tout lui fait envie: il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusqu'à l'orge et à la paille; encore faut-il que celui qui les lui prête fasse les frais de les faire porter chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps : « Me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin, et sans avoir obligation à personne », remet sa robe et disparaît. (XLII)

## **De l'épargne sordide**

Cette espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquait au dernier paiement qu'on leur a fait; que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des prémices des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent; et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits; transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur

champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. « Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du cumin, de la marjolaine, des gâteaux pour l'autel, du coton, de la laine; car ces petits détails ne laissent pas de monter, à la fin d'une année, à une grosse somme.» Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées, dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits; les plus petites fioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le milieu du jour pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins. (XLIV)

## **Giton et Phédon**

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche. Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage

maigre ; il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent.

Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau. Il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu.

Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie : il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre. (LXXXIII)

**Jean de LA BRUYÈRE, *Caractères* (1688).**

## **VOLTAIRE**

**Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.**

ARGENT.

Mot dont on se sert pour exprimer de l'or. « Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or ? — Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ; je ne suis pas en argent comptant. » L'Italien vous dirait : « Signore, non ho di danari. » Je n'ai point de deniers. Harpagon demande à maître Jacques<sup>1</sup> : « Nous feras-tu bonne chère ? — Oui, si vous me donnez bien de

l'argent. » On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent: on entend par là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande par la même raison quel est le plus pauvre; et alors trente nations se présentent à l'envi, le Vestphalien, le Limousin, le Basque, l'habitant du Tyrol, celui du Valais, le Grison, l'Istrien, l'Écossais, et l'Irlandais du nord, le Suisse d'un petit canton, et surtout le sujet du pape. Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Espagne, et la Hollande, qui n'en avait point en 1600. Autrefois, dans le XIIIe, XIVe et XVe siècle, c'était la province de la daterie<sup>2</sup> qui avait sans contredit le plus d'argent comptant; aussi faisait-elle le plus grand commerce. « Combien vendez-vous cela ? » disait-on à un marchand. Il répondait: « Autant que les gens sont sots. » Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénits, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des dispenses, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, et même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome, et à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre et de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toscans et aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent comptant, que Charles VIII fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie, et de les mettre en gage pour aller conquérir Naples, qu'il perdit bientôt. Les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans son coffre, et plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur Maximilien surnommé Pochi danari. Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérants, et que les Espagnols eurent subjugué le Mexique et le Pérou avec six ou sept cents hommes. On sait qu'alors le commerce de Venise, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. Philippe II, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des Deux-Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie, et des mines d'or et d'argent dans l'Amérique, fut le seul riche, et par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baisaient à genoux les doublons catholiques; et le petit nombre d'angelots et de carolus qui circulaient en France, n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique et l'Asie lui valurent à peu près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de Henri IV et les flottes de la reine Élisabeth.

Le *Dictionnaire encyclopédique*, à l'article Argent, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit<sup>3</sup> : « J'ai ouï déplorer plusieurs fois l'aveuglement du conseil de François Ier, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes; en vérité, on fit peut-être par imprudence une chose bien sage. »

Nous voyons, par l'énorme puissance de Philippe, que le conseil prétendu de François Ier n'aurait pas fait une chose si sage. Mais contentons-nous de remarquer que François Ier n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de Christophe Colomb; ce Génois aborda en Amérique en 1492, et François Ier naquit en 1494, et ne parvint au trône qu'en 1515. Comparons ici le revenu de Henri III, de Henri IV, et de la reine Élisabeth, avec celui de Philippe II : le subside ordinaire d'Élisabeth n'était que de cent mille livres sterling; et avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cent mille; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, et l'Angleterre avec elle. Le revenu de Henri III se montait à la vérité à trente millions de livres de son temps; cette somme était à la seule somme que Philippe II retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entraînait pas le tiers de cet argent dans les coffres de Henri III, très prodigue, très volé, et par conséquent très pauvre : il se trouve que Philippe II était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour Henri IV, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de Philippe II. Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée; et il vécut en chevalier errant jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe. L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi Édouard III fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or. On veut savoir ce que devient l'or et l'argent qui affluent continuellement du Mexique et du Pérou en Espagne ? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, et qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre candi, du thé, des toiles, des diamants, et des magots. On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes; je réponds que Sha-Thamas-Koulikan, ou Sha-Nadir, a emporté tout celui du Grand-Mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que Sha-Nadir a emportés en Perse ? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien César, « avec de l'argent on a des soldats, et avec des soldats on vole de l'argent. »

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de Sésostris, de Crésus, de Cyrus, de Nabuchodonosor, et surtout de Salomon, qui avait, dit-on, vingt milliards et plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette ? Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que du temps de Cyrus, les Gaules, la Germanie, le Danemark, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce qui reste enfoui à Notre-Dame de Lorette et autres lieux, et ce qui a été englouti dans l'avare mer. Comment faisaient les Romains sous leur grand Romulus, fils de Mars et d'une religieuse, et sous le dévot Numa Pompilius ? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, et pas une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome, les Camilles, les Manlius, les Fabius, n'auraient pu payer. Si par hasard la femme d'un receveur général des finances se faisait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles, et ne voudrait pas laisser entrer dans son antichambre un Manlius, un Curius, un Fabius, qui viendraient à pied, et qui n'auraient pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes et de monnaie. On se battait et on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui, et les hommes avaient, comme de tout temps, la nourriture, le vêtement, et le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, et augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent. Les soldats de Gustave-Adolphe n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fit des conquêtes hors de son pays. Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or et l'argent à la longue n'ont prévalu partout que parce qu'ils sont plus rares. C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts. Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troie; on y pèse l'or et l'argent. Agamemnon pouvait avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savants téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que

dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'Abraham, qui était étranger, et qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Chanaan, y acheta un champ et une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi<sup>4</sup> : *Quadringentos siclos argenti probatae monetae publicae*. Le judicieux dom Calmet évalue cette somme à quatre cent quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hasard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais, comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cent quatre-vingt-seize livres. Or, comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin qui répondit au mot *pecunia*, cela faisait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer<sup>5</sup>. Une autre difficulté. c'est que dans un endroit il est dit qu'Abraham acheta ce champ en Hébron, et dans un autre en Sichem<sup>6</sup>. Consultez sur cela le vénérable Bède, Raban Maure, et Emmanuel Sa. Nous pourrions parler ici des richesses que laissa David à Salomon en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt et un, vingt-deux milliards tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de garde du trésor royal ni de tefterdar du Grand-Turc, qui puisse supputer au juste le trésor du roi Salomon. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford et de Sorbonne font ce compte tout courant. Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que chez tous les princes chrétiens il y a encore une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or et d'argent de leurs royaumes.

Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir, ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison, et que, quand on doit à l'étranger, il faut payer soit en lettres de change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi, cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux, et il n'y a pas longtemps qu'ils sont ouverts. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé, comme sur l'augmentation injuste et ridicule des espèces, qui fait perdre tout d'un coup des sommes considérables à un État; sur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie et à gagner à vos dépens; enfin, sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir; et ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler. En général,

l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie. On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume dont en général la terre est fertile; on répond que la chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689 jusqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait presque sans discontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, et qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublements, et qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra. Si vous voulez lire un morceau curieux et bien fait sur l'argent de différents pays, adressez-vous à l'article Monnaie, de M. le chevalier de Jaucourt, dans l'*Encyclopédie*; on ne peut en parler plus sagement, et avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

1. *Avare*, acte III, scène v.

2. Chambre à la cour de Rome où l'on confère, moyennant salaire, toutes les prébendes au-dessus de quatre-vingts ducats.

3. Liv. XXI, chap. XXII.

4. *Genèse*, chap XXIII, v. 16.

5. Ces hardis savants qui sur ce prétexte et sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à Moïse, se fondent encore sur les témoignages de saint Théodoret, de Mazius etc. Ils disent : Si saint Théodoret et Mazius affirment que le livre de Josué n'a pas été écrit par Josué, et n'en est pas moins admirable, ne pouvons nous pas croire aussi que le Pentateuque est très admirable sans être de Moïse ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament* par le R. P. Simon de l'Oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savants il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Église apostolique et romaine la seule infaillible.

6. *Actes*, chap. VII, v. 16.

**VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique, 1764.**

**Jean-Jacques ROUSSEAU**

**L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté.**

Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais, ne pouvant souffrir ni la gêne de la bonne compagnie ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami; car seul, cela ne m'est pas possible : mon imagination s'occupe alors d'autre chose, et je n'ai pas le plaisir de manger. Si mon sang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il serait en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma

portée; s'ils ne sont gratuits, je les trouve insipides. J'aime les seuls biens qui ne sont à personne qu'au premier qui sait les goûter. Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse qu'on la trouve. Bien plus, il ne m'a même jamais paru fort commode : il n'est bon à rien par lui-même, il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi. Je voudrais une chose bonne dans sa qualité : avec mon argent je suis sûr de l'avoir mauvaise. J'achète cher un œuf frais, il est vieux; un beau fruit, il est vert; une fille, elle est gâtée. J'aime le bon vin, mais où en prendre ? Chez un marchand de vin ? comme que je fasse, il m'empoisonnera. Veux-je absolument être bien servi ? que de soins, que d'embarras ! avoir des amis, des correspondants, donner des commissions, écrire, aller, venir, attendre; et souvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois, durant mon apprentissage et depuis, je suis sorti dans le dessein d'acheter quelque friandise. J'approche de la boutique d'un pâtissier, j'aperçois des femmes au comptoir; je crois déjà les voir rire et se moquer entre elles du petit gourmand. Je passe devant une fruitière, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente; deux ou trois jeunes gens tout près de là me regardent; un homme qui me connaît est devant sa boutique; je vois de loin venir une fille : n'est-ce point la servante de la maison ? Ma vue courte me fait mille illusions. Je prends tous ceux qui passent pour des gens de ma connaissance; partout je suis intimidé, retenu par quelque obstacle; mon désir croît avec ma honte, et je rentre enfin comme un sot, dévoré de convoitise, ayant dans ma poche de quoi la satisfaire, et n'ayant osé rien acheter. J'entrerais dans les plus insipides détails, si je suivais dans l'emploi de mon argent, soit par moi, soit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvénients, les dégoûts de toute espèce que j'ai toujours éprouvés. A mesure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connaissance de mon humeur, il sentira tout cela sans que je m'appesantisse à le lui dire.

Cela compris, on comprendra sans peine une de mes prétendues contradictions, celle d'allier une avarice presque sordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'est un meuble pour moi si peu commode, que je ne m'avise pas même de désirer celui que je n'ai pas, et que quand j'en ai je le garde longtemps sans le dépenser, faute de savoir l'employer à ma fantaisie : mais l'occasion commode et agréable se présente-t-elle, j'en profite si bien que ma bourse se vide avant que je m'en sois aperçu. Du reste, ne cherchez pas en moi le tic des avarés, celui de dépenser pour l'ostentation; tout au contraire, je dépense en secret et pour le plaisir : loin de me faire gloire de dépenser, je m'en cache. Je sens si bien que l'argent n'est pas à mon usage, que je suis presque honteux d'en avoir,

encore plus de m'en servir. Si j'avais eu jamais un revenu suffisant pour vivre commodément, je n'aurais point été tenté d'être avare, j'en suis très sûr; je dépenserais tout mon revenu sans chercher à l'augmenter : mais ma situation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté; j'abhorre la gêne, la peine, l'assujettissement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance; il me dispense de m'intriguer pour en trouver d'autre, nécessité que j'eus toujours en horreur; mais de peur de le voir finir, je le choie. L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. Voilà pourquoi je serre bien et ne convoite rien.

Mon désintéressement n'est donc que paresse; le plaisir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir : et ma dissipation n'est encore que paresse; quand l'occasion de dépenser agréablement se présente, on ne peut trop la mettre à profit. Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent et la possession désirée il y a toujours un intermédiaire; au lieu qu'entre la chose même et sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, et quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent, et que j'aime mieux prendre que demander : mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne.

**Jean-Jacques ROUSSEAU, Confessions, I, 1.**

**Karl MARX**

**L'entremetteur universel des hommes et des peuples**

L'argent en possédant la qualité de tout acheter, en possédant la qualité de s'approprier tous les objets est donc l'objet comme possession éminente. L'universalité de sa qualité est la toute-puissance de son essence. Il passe donc pour tout-puissant... L'argent est l'entremetteur entre le besoin et l'objet, entre la vie et le moyen de subsistance de l'homme. Mais ce qui sert de moyen terme à ma vie, sert aussi de moyen terme à l'existence des autres hommes pour moi. C'est pour moi l'autre homme.

*Que diantre ! il est clair que tes mains et tes pieds*

*Et ta tête et ton c... sont à toi ;  
Mais tout ce dont je jouis allégrement,  
En est-ce donc moins à moi ?  
Si je puis payer six étalons,  
Leurs forces ne sont-elles pas miennes ?  
Je mène bon grain et suis un gros monsieur,  
Tout comme si j'avais vingt-quatre pattes. Goethe : Faust (Méphistophélès)*

Shakespeare dans *Timon d'Athènes* :

*De l'or ! De l'or jaune, étincelant, précieux ! Non, dieux du ciel, je ne suis pas un soupirant frivole... Ce peu d'or suffirait à rendre blanc le noir, beau le laid, juste l'injuste, noble l'infâme, jeune le vieux, vaillant le lâche... Cet or écartera de vos autels vos prêtres et vos serviteurs ; il arrachera l'oreiller de dessous la tête des mourants ; cet esclave jaune garantira et rompra les serments, bénira les maudits, fera adorer la lèpre livide, donnera aux voleurs place, titre, hommage et louange sur le banc des sénateurs ; c'est lui qui pousse à se remarier la veuve éplorée. Celle qui ferait lever la gorge à un hôpital de plaies hideuses, l'or l'embaume, la parfume, en fait de nouveau un jour d'avril. Allons, métal maudit, putain commune à toute l'humanité, toi qui mets la discorde parmi la foule des nations...*

*Et plus loin : O toi, doux régicide, cher agent de divorce entre le fils et le père, brillant profanateur du lit le plus pur d'Hymen, vaillant Mars, séducteur toujours jeune, frais, délicat et aimé, toi dont la splendeur fait fondre la neige sacrée qui couvre le giron de Diane, toi dieu visible, et qui soudes ensemble les incompatibles et les fais se baiser, toi qui parles par toutes les bouches et dans tous les sens, pierre de touche des cœurs, traite en rebelle l'humanité, ton esclave, et par ta vertu jette-la en des querelles qui la détruisent , afin que les bêtes aient l'empire du monde.*

Shakespeare décrit parfaitement l'essence de l'argent. Pour le comprendre, commençons d'abord par expliquer le passage de Goethe :

Ce qui grâce à l'argent est pour moi, ce que je peux payer, c'est-à-dire ce que l'argent peut acheter, je le suis moi-même, moi le possesseur de l'argent. Ma force est tout aussi grande qu'est la force de l'argent. Les qualités de l'argent sont mes qualités et mes forces essentielles - à moi son possesseur. Ce que je suis et ce que je peux n'est donc nullement déterminé par mon individualité. Je suis laid,

mais je peux m'acheter la plus belle femme. Donc je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante, est anéanti par l'argent. De par mon individualité, je suis perclus, mais l'argent me procure vingt-quatre pattes ; je ne suis donc pas perclus; je suis un homme mauvais, malhonnête, sans conscience, sans esprit, mais l'argent est vénéré, donc aussi son possesseur; l'argent est le bien suprême, donc son possesseur est bon, l'argent m'évite en outre la peine d'être malhonnête; on me présume donc honnête; je suis sans esprit, mais l'argent est l'esprit réel de toutes choses, comment son possesseur pourrait-il ne pas avoir d'esprit ? De plus, il peut acheter les gens spirituels et celui qui possède la puissance sur les gens d'esprit n'est-il pas plus spirituel que l'homme d'esprit ? Moi qui par l'argent peux tout ce à quoi aspire un cœur humain, est-ce que je ne possède pas tous les pouvoirs humains ? Donc mon argent ne transforme-t-il pas toutes mes impuissances en leur contraire ? Si l'argent est le lien qui me lie à la vie humaine, qui lie à moi la société et qui me lie à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas dénouer et nouer tous les liens ? N'est-il non plus de ce fait le moyen universel de séparation ? Il est la vraie monnaie divisionnaire, comme le vrai moyen d'union, la force chimique [universelle] de la société. Shakespeare souligne surtout deux propriétés de l'argent : 1° Il est la divinité visible, la transformation de toutes les qualités humaines et naturelles en leur contraire, la confusion et la perversion universelle des choses ; il fait fraterniser les impossibilités. 2° Il est la courtisane universelle, l'entremetteur universel des hommes et des peuples. La perversion et la confusion de toutes les qualités humaines et naturelles, la fraternisation des impossibilités - la force divine - de l'argent sont impliquées dans son essence en tant qu'essence générique aliénée, aliénante et s'aliénant, des hommes. Il est la puissance aliénée de l'humanité.

Ce que je ne puis en tant qu'homme, donc ce que ne peuvent toutes mes forces essentielles d'individu, je le puis grâce à l'argent. L'argent fait donc de chacune de ces forces essentielles ce qu'elle n'est pas en soi; c'est-à-dire qu'il en fait son contraire. Si j'ai envie d'un aliment ou si je veux prendre la chaise de poste, puisque je ne suis pas assez fort pour faire la route à pied, l'argent me procure l'aliment et la chaise de poste, c'est-à-dire qu'il transforme mes vœux : d'êtres de la représentation qu'ils étaient, il les transfère de leur existence pensée, figurée, voulue, dans leur existence sensible, réelle; il les fait passer de la représentation à la vie, de l'être figuré à l'être réel. Jouant ce rôle de moyen terme, l'[argent] est la force vraiment créatrice. La demande existe bien aussi pour celui qui n'a pas d'argent, mais sa demande est un pur être de la représentation qui sur moi, sur un tiers, sur les autres n'a pas d'effet, n'a pas d'existence, donc reste pour moi-même irréel, sans objet. La différence entre la demande effective, basée sur l'argent, et la demande sans effet, basée sur mon besoin, ma passion, mon désir, etc., est la différence entre l'Être et la Pensée, entre la

simple représentation existant en moi et la représentation telle qu'elle est pour moi en dehors de moi en tant qu'objet réel .

Si je n'ai pas d'argent pour voyager, je n'ai pas de besoin, c'est-à-dire de besoin réel et se réalisant de voyager. Si j'ai la vocation d'étudier mais que je n'ai pas l'argent pour le faire, je n'ai pas de vocation d'étudier, c'est-à-dire pas de vocation active, véritable. Par contre, si je n'ai réellement pas de vocation d'étudier, mais que j'en ai la volonté et l'argent, j'ai par-dessus le marché une vocation effective. L'argent, - moyen et pouvoir universels, extérieurs, qui ne viennent pas de l'homme en tant qu'homme et de la société humaine en tant que société, - moyen et pouvoir de convertir la représentation en réalité et la réalité en simple représentation, transforme tout aussi bien les forces essentielles réelles et naturelles de l'homme en représentation purement abstraite et par suite en imperfections, en chimères douloureuses, que d'autre part il transforme les imperfections et chimères réelles, les forces essentielles réellement impuissantes qui n'existent que dans l'imagination de l'individu, en forces essentielles réelles et en pouvoir. Déjà, d'après cette définition, il est donc la perversion générale des individualités, qui les change en leur contraire et leur donne des qualités qui contredisent leurs qualités propres. Il apparaît alors aussi comme cette puissance de perversion contre l'individu et contre les liens sociaux, etc., qui prétendent être des essences pour soi. Il transforme la fidélité en infidélité, l'amour en haine, la haine en amour, la vertu en vice, le vice en vertu, le valet en maître, le maître en valet, le crétinisme en intelligence, l'intelligence en crétinisme. Comme l'argent, qui est le concept existant et se manifestant de la valeur, confond et échange toutes choses, il est la confusion et la permutation universelles de toutes choses, donc le monde à l'envers, la confusion et la permutation de toutes les qualités naturelles et humaines. Qui peut acheter le courage est courageux, même s'il est lâche. Comme l'argent ne s'échange pas contre une qualité déterminée, contre une chose déterminée, contre des forces essentielles de l'homme, mais contre tout le monde objectif de l'homme et de la nature, il échange donc - du point de vue de son possesseur - toute qualité contre toute autre - et aussi sa qualité et son objet contraires; il est la fraternisation des impossibilités. Il oblige à s'embrasser, ce qui se contredit.

**Karl MARX**, *Manuscrits de 1844*, XLI-XLIV.

## Alphonse DAUDET

### La légende de l'homme à la cervelle d'or

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or ; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau plant d'olivier ; seulement sa grosse tête l'entraînait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Il tombait souvent. Un jour, il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort ; mais, en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or. La chose fut tenue secrète ; le pauvre petit lui-même ne se douta de rien. De temps en temps, il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir devant la porte avec les garçonnetts de la rue.

— On vous volerait, mon beau trésor ! lui répondait sa mère... Alors le petit avait grand'peur d'être volé ; il retournait jouer tout seul, sans rien dire, et se trimbalait lourdement d'une salle à l'autre... A dix-huit ans seulement, ses parents lui révélèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin ; et, comme ils l'avaient élevé et nourri jusque-là, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas ; sur l'heure même,— comment ? par quels moyens ? la légende ne l'a pas dit, — il s'arracha du crâne un morceau d'or massif, un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fièrement sur les genoux de sa mère... Puis tout ébloui des richesses qu'il portait dans la tête, fou de désirs, ivre de sa puissance, il quitta la maison paternelle et s'en alla par le monde en gaspillant son trésor. Du train dont il menait sa vie, royalement, et semant l'or sans compter, on aurait dit que sa cervelle était inépuisable... Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir plus creuse. Un jour enfin, au matin d'une débauche folle, le malheureux, resté seul parmi les débris du festin et les lustres qui pâlissaient, s'épouvanta de l'énorme brèche qu'il avait déjà faite à son lingot ; il était temps de s'arrêter.

— Dès lors, ce fut une existence nouvelle. L'homme à la cervelle d'or s'en alla vivre, à l'écart, du travail de ses mains, soupçonneux et craintif comme un avare, fuyant les tentations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher... Par malheur, un ami

l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret. Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une effroyable douleur ; il se dressa éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant quelque chose sous son manteau... Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait !... A quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, et cette fois tout fut fini... Il aimait du meilleur de son âme une petite femme blonde, qui l'aimait bien aussi, mais qui préférait encore les pompons, les plumes blanches et les jolis glands mordorés battant le long des bottines. Entre les mains de cette mignonne créature,— moitié oiseau, moitié poupée,— les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices ; et lui ne savait jamais dire non ; même, de peur de la peiner, il lui cacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune.

— Nous sommes donc bien riches ? disait-elle.

Le pauvre homme répondait :

— Oh ! oui... bien riches !

— Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment.

Quelquefois cependant la peur le prenait, il avait des envies d'être avare ; mais alors la petite femme venait vers lui en sautillant, et lui disait :

— Mon mari, qui êtes si riche ! achetez-moi quelque chose de bien cher...

Et il lui achetait quelque chose de bien cher.

Cela dura ainsi pendant deux ans ; puis, un matin, la petite femme mourut, sans qu'on sût pourquoi, comme un oiseau... Le trésor touchait à sa fin ; avec ce qui lui en restait, le veuf fit faire à sa chère morte un bel enterrement. Cloches à toute volée, lourds carrosses tendus de noir, chevaux empanachés, larmes d'argent dans le velours, rien ne lui parut trop beau. Que lui importait son or maintenant ? ... Il en donna pour l'église, pour les porteurs, pour les revendeuses d'immortelles ; il en donna partout, sans marchander... Aussi, en sortant du cimetière, il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse, à peine quelques parcelles aux parois du crâne. Alors on le vit s'en aller dans les rues, l'air égaré, les mains en avant, trébuchant comme un homme ivre. Le soir, à l'heure où les bazars s'illuminent, il s'arrêta devant une large vitrine dans laquelle tout un fouillis d'étoffes et de parures reluisait aux lumières, et resta là longtemps à regarder deux bottines de satin bleu bordées de duvet de cygne. « Je sais quelqu'un à qui ces bottines feraient bien plaisir, » se

disait-il en souriant ; et, ne se souvenant déjà plus que la petite femme était morte, il entra pour les acheter. Du fond de son arrière-boutique, la marchande entendit un grand cri ; elle accourut et recula de peur en voyant un homme debout, qui s'accotait au comptoir et la regardait douloureusement d'un air hébété. Il tenait d'une main les bottines bleues à bordure de cygne, et présentait l'autre main toute sanglante, avec des raclures d'or au bout des ongles. Telle est, madame, la légende de l'homme à la cervelle d'or. Malgré ses airs de conte fantastique, cette légende est vraie d'un bout à l'autre... Il y a par le monde de pauvres gens qui sont condamnés à vivre de leur cerveau, et payent en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour ; et puis, quand ils sont las de souffrir...

**Alphonse DAUDET**, *Lettres de mon moulin* (1866).

**Joël Figarl**, « L'odeur de l'argent », in "**Perspectives philosophiques**", N° 5, Grenoble, 1998.

L'argent est souvent considéré comme un moyen d'échange économique universellement utile, et à ce titre valorisé moralement. Cependant l'utilité est-elle le seul critère d'un usage moral de l'argent, et celui-ci n'a-t-il pas besoin de normes externes pour ne pas devenir l'instrument de nos vices ? « L'argent n'a pas d'odeur », dit le proverbe. Autrement dit, le propre de l'argent est de n'être lié à personne en particulier, contrairement par exemple au parfum choisi par la femme qui le porte, ou au fumet caractéristique émanant de chaque cuisine familiale : non, l'argent ne porte sur lui aucun signe distinctif personnel, il est au contraire commun et impersonnel, et sa fonction est justement de fournir un symbole unique pour des personnes très différentes. Dès lors qu'il est admis comme valable dans une communauté donnée (généralement un Etat), il doit être valable pour tous indifféremment, puisqu'il est une commune mesure. L'argent est le même, donc, pour le voleur et pour l'honnête homme, pour la ménagère, l'entrepreneur, le chômeur, le curé, le militaire... Il a la même valeur, qu'il appartienne à une personne vertueuse ou vicieuse, avare ou généreuse, égoïste ou altruiste, et qu'il soit bien ou mal employé, bien ou mal acquis. L'argent se moque donc de toute morale, puisqu'il se moque des différences de vertus et de toute hiérarchie des vertus.

A quoi cette indifférence morale de l'argent est-elle due, et jusqu'où va-t-elle ? L'indifférence de l'argent par rapport à la morale est d'abord liée au fait que l'argent (ou l'or, le cuivre, le bronze, les billets, les chèques... bref, toute monnaie imaginable) n'est rien d'autre qu'un symbole quantitatif

permettant de monnayer des objets ou des services, c'est-à-dire de les échanger en fonction de leur quantité ou mesure. Il ne s'agit pas de morale, mais de poids et mesures, de calculs et d'échanges : la finalité de l'argent est pratique, elle n'est pas d'accomplir une bonne action, mais de faciliter les échanges économiques. L'argent n'est rien d'autre que cet intermédiaire neutre de l'échange, qui ramène le qualitatif à du quantitatif. Comme le montre K. Marx (*Critique de l'économie politique*, II), la monnaie, c'est-à-dire l'argent utilisé dans un échange, est le symbole d'une commune mesure entre les termes de l'échange ; l'argent est l'unité de mesure universelle, moyen de circulation des marchandises.

En tant que moyen d'échange et commune mesure, l'argent semble ainsi utile, voire nécessaire, et de plus il est impersonnel donc impartial, ce qui est un des caractères de la justice. On aurait donc raison de considérer l'argent comme un instrument purement utilitaire, moralement neutre ou même moralement avantageux, puisqu'il permet les échanges de biens et de services nécessaires à la vie, et à un certain plaisir, voire un certain bonheur. En ce sens, l'argent n'a pas d'odeur : tous les moyens de l'acquérir et de l'utiliser sont bons, dans la mesure où ils parviennent à des échanges bénéfiques. De plus, l'argent est le symbole de la richesse, et pour produire des richesses il faut être économe et travailler, ce qui est vertueux. L'argent, c'est le travail, son produit et sa mesure. Cela est très simple, et il n'y a pas ici de question à se poser ; il y a une relation simple entre le travail et l'argent, qui donne à celui-ci une valeur indiscutable, et le met à l'honneur. Charles Péguy, qui a recueilli dans *L'Argent* (1913) des impressions plutôt pessimistes sur celui-ci, ne manque pas pourtant de signaler sa valeur morale : « L'argent est hautement honorable, on ne saurait trop le redire. Quand il est le prix et l'argent du pain quotidien. L'argent est plus honorable que le gouvernement, car on ne peut pas vivre sans argent, et on peut très bien vivre sans exercer un gouvernement » ; l'argent est « honorable », « droit », « décent ». Ces raisons suffisent à supprimer toute honte par rapport à la recherche, à la possession et à la dépense de l'argent. C'est pourquoi certains font même de la richesse (possession d'argent ou de biens monnayables) un but de la vie, et un synonyme de bonheur (cf. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, l. 1).

C'est pourquoi certains aussi, ne voulant retenir que la finalité de l'argent, jugent que celle-ci étant bonne (procurer le nécessaire grâce à des échanges facilités), tous les moyens sont bons pour y parvenir. C'est le vieux raisonnement manichéen et pragmatique : seul le succès importe, et s'il faut passer par un mauvais chemin pour y parvenir, peu importe, ce chemin n'est qu'un passage et se fait oublier une fois le résultat obtenu. Je peux donc être malhonnête, voler, détourner des fonds, vendre de la drogue ou des armes, pourvu que je produise des richesses pour moi et pour mes proches :

ceux qui restent honnêtes et travaillent font finalement la même chose que moi du point de vue du résultat. On voit à quoi peut mener « l'argent sans odeur » : des échanges bénéfiques, mais aussi une foule d'actes immoraux s'autorisant du caractère neutre et objectif de l'argent. Celui-ci prétend être sans odeur, parce qu'il sert indifféremment à tous les membres d'une communauté politico-économique. Mais si l'on réfléchit ne serait-ce qu'au sens propre du mot « odeur », ne doit-on pas dire au contraire que l'argent a une odeur ? Il n'a pas certes l'odeur particulière d'une personne ou d'une famille, mais en passant entre toutes les mains n'acquiert-il pas toutes leurs odeurs à la fois ? L'argent ne sent pas ceci ou cela, il sent tout ce qui le touche, c'est-à-dire un mélange effroyable de choses très différentes, une très mauvaise cuisine, crasseuse et qui pue. Sentez votre portemonnaie : il pue.

Le métal, le papier et l'encre, crasseux, galvaudés par des mains honnêtes et malhonnêtes. L'argent sent en réalité la somme statistique du moral et de l'immoral d'une société donnée. La question morale devient alors : existe-t-il des normes permettant de régler notre rapport à l'argent, de façon que son acquisition, sa possession et son usage restent toujours soumis à l'exigence du bien ? C'est en réalité la question propre de l'économie, depuis la plus haute Antiquité. Xénophon, dans *L'économique*, donnait déjà l'image idéale d'une propriété agricole gérée de façon ordonnée, la vertu de l'ordre permettant de créer une sorte de « loi dans la maison » (selon l'étymologie d'« économie »), tout comme un père de famille. Aristote, dans *La politique* (l. 1), prit ensuite en compte cette dimension familiale de l'organisation socio-économique, et continua le raisonnement en l'étendant au village, puis à la communauté de villages, et finalement à la cité-Etat : c'était la naissance de la science politique et économique à la fois. Une cité est bien gérée quand elle a, comme une famille et une maison, une économie, c'est-à-dire un ordre juste, garanti par des lois. Sur des bases juridiques et politiques, il devient dès lors possible de normer notre rapport avec l'argent. [...] Aristote distinguait **ainsi** l'usage normal de l'argent - l'économique -, et l'usage anormal - la chrématistique. L'économique est l'art d'acquérir « les biens nécessaires à la vie et utiles soit au foyer domestique soit à l'Etat », et elle se borne à cela, se satisfaisant le plus souvent du troc sans argent ; la chrématistique au contraire est née de l'augmentation des échanges de marchandises, qui a rapidement utilisé la monnaie. C'est pour avoir confondu ces deux formes que quelques-uns ont cru à tort que l'acquisition de l'argent et son accroissement à l'infini étaient le but final de l'économie » : la chrématistique est « blâmable », car elle détourne l'argent de l'usage pour lequel il a été inventé, à savoir non pas faire de l'intérêt avec de l'argent, mais favoriser l'échange des marchandises. La morale de l'argent vient non pas de son rôle de mesure commune, mais à l'inverse, de la mesure de son usage. Ce n'est pas à l'argent de tout mesurer, c'est aux

hommes de se modérer eux-mêmes dans l'usage de l'argent, en le remettant à sa place d'intermédiaire d'échange, et en le soumettant à d'autres valeurs, comme l'utile et le bien. Rien n'est simple, et peut-être la vertu est-elle tout d'abord de remettre en cause son propre rapport individuel avec l'argent. [...]

D'Aristote à Péguy, en passant par Marx, ne trouve-t-on pas  **finalement**  une même critique de l'usage de l'argent ? Cet usage est moral tant qu'il se limite à servir d'intermédiaire dans un échange de biens et de services utiles ou nécessaires, car cela est bénéfique pour la vie humaine. Mais il devient immoral dès que l'accumulation de l'argent est un but en soi, qui ne vise pas la transformation de l'argent en autre chose. En somme, l'argent a une valeur d'échange qui doit être soumise à la valeur d'usage de ce que l'on échange. Pour moraliser son usage, il importe donc que les termes de l'échange (personnes, biens, services) s'inscrivent dans des rapports sociaux eux-mêmes inscrits dans la morale. En particulier, il conviendrait de réfléchir sur la moralité des rapports d'inégalité souvent corrélatifs à l'argent (et relire Rousseau dans cette perspective). L'argent ne sera moral que si les personnes qui l'utilisent ne cèdent pas au désir illimité de richesse, mais visent avant tout le bien, en limitant l'argent au rang d'un moyen et non d'une fin. Car le respect est de considérer d'abord l'homme comme une fin, et non comme un moyen.

**Marcel Hénaf, *Le prix de la vérité*, Éditions du Seuil, 2002.**

L'argent a changé de dimension ; tant au niveau des stocks que des flux, des investissements que des profits, on a affaire à des phénomènes colossaux, comparables désormais aux phénomènes climatiques ou géologiques, démographiques ou épidémiologiques. À cette échelle, que signifie encore l'exigence de maintenir des biens, des activités, des gestes, des événements, hors d'atteinte de l'évaluation marchande ? Faut-il admettre que celle-ci peut tout soumettre à son emprise ? N'est-il pas vrai que désormais l'artiste se pose inévitablement la question de la reconnaissance de son œuvre par les galeries qui lui assurent à la fois l'accès au marché et la reconnaissance du public, l'écrivain par les éditeurs qui ne peuvent continuer à diffuser ses livres sans en tirer un minimum de profit, le savant par les laboratoires dont les crédits garantiront sa recherche, l'enseignant par des institutions qui l'emploient et lui assurent les revenus nécessaires à sa subsistance ? Il serait naïf et dangereux de prétendre que les productions de l'esprit doivent ignorer les moyens ordinaires de rétribution et les conditions du marché. D'ailleurs, aucune de ces catégories de professions ne

l'ignore. Cependant, aucune non plus n'accepterait de dire que ses productions sont destinées avant tout à réaliser des profits (comme peuvent le reconnaître sans hésiter, par exemple, des fabricants de biens de consommation courante). Il y a donc, en ce qui concerne les œuvres de l'esprit, une conviction qui demeure selon laquelle quelque chose d'inappréciable reste en vue à leur propos. Mais comment définir cette autre chose ? En appeler d'emblée à une transcendance comme à une croyance héritée est sans doute une position estimable, mais on ne saurait s'en contenter au moment où il nous faut une argumentation précise. Car cette transcendance a vu ses frontières se déplacer et se réduire à proportion des révolutions technologiques qui se sont succédé depuis trois siècles. [...]

Nous savons que le marché, quelles que soient ses prétentions à assigner un prix à l'inestimable, ne pourra jamais en dire la valeur ni en étreindre l'infinité. Nous savons qu'aucune équation marchande ne pourra exprimer le prix de la vie, celui de l'amitié, de l'amour ou de la souffrance ; ou celui des biens de la mémoire commune. Ou celui de la vérité. Nous savons, sans l'avoir appris, que seul un rapport de générosité inconditionnelle peut approcher de ce domaine du hors-de-prix. Le rejet philosophique de l'argent inauguré par Platon tout comme les nombreuses condamnations similaires qui se formulent au cours de notre histoire intellectuelle ne font que traduire cette conviction. Quelle en est la source ? On admet que les activités et les productions de l'esprit appartiennent à un autre type d'échange que celui du marché ; elles relèvent de l'échange que l'on dit symbolique et qui ne vise pas – comme l'anthropologie nous l'apprend – à acquérir ou accumuler des biens, mais à établir, grâce à eux, des liens de reconnaissance entre les personnes ou les groupes. Bref, il s'agit de la relation de don/contre-don. La rétribution de l'écrivain, de l'artiste ou de l'homme de science a longtemps été comprise comme relevant de cette relation ; en cela, elle était profondément différente des autres formes de paiement ; c'est le terme d'*honoraires* qui lui a été exclusivement appliqué pendant longtemps ; la richesse ainsi acquise entrait dans le régime de la compensation due au talent comme l'est le présent rendu au présent reçu. Toute cette problématique du don, à laquelle, depuis l'*Essai* célèbre de Mauss<sup>1</sup>, l'anthropologie a été attentive, permet d'éclairer cette histoire. Les biens échangés dans des occasions particulières (fêtes, rencontres, mariages) n'ont aucune signification ni aucun rôle économiques ; ils visent à reconnaître, à honorer, à lier ; ils sont consumés dans la célébration ou repartent dans le circuit des dons. Ils manifestent de la générosité, de la bienveillance, ils confèrent du prestige et garantissent des relations, mais ne peuvent être gardés ou investis de manière intéressée sous peine de briser la chaîne de la reconnaissance. Ils sont rigoureusement hors du circuit de l'utile et du profitable. L'erreur de certains courants de l'anthropologie moderne (comme ce fut le cas de quelques tendances du

fonctionnalisme ou du marxisme) fut de vouloir les interpréter du point de vue utilitaire ou économique ; c'était supposer que *l'homo œconomicus*, produit récent de la civilisation du marché, avait toujours existé. Il semble de toute façon que c'est le rapport de don qui a la plus longue histoire. Mais c'est mal dire : il s'agit de deux histoires différentes, encore que constamment liées (et pour cela souvent à tort confondues). C'est ce rapport gracieux qui subsiste, intact, dans cet échange de paroles et de gestes qu'est la politesse (laquelle ouvre, maintient ou module une reconnaissance réciproque) et qui résiste encore de manière remarquable dans tout ce qui touche à l'inévaluable : œuvres de l'esprit, œuvres d'art, expressions des talents (que l'on nomme parfois des « dons »), mais aussi gestes de nature morale (entraide, compliments, renoncements).

Le hors-de-prix reste omniprésent. Il n'est pas le passé du rapport commercial ; il n'en est pas la forme archaïque, ni son alternative ; il représente une autre lignée et répond à d'autres exigences. Mais lesquelles ? Ce qui, de nos jours, rend les choses confuses et difficiles à analyser, c'est que, dans les sociétés modernes, le champ de l'économie rationnelle tend à recouvrir toute forme d'activité et d'échange, au point que toute réciprocité de biens et de services ne répondant pas aux critères du marché est supposée « archaïque » ou, pire, « irrationnelle ». À ce compte, il serait irrationnel de se saluer, de remercier ou encore d'inviter ses amis, ces formes les plus usuelles aujourd'hui du don cérémoniel. L'ordre du don et celui des échanges utilitaires sont tous deux parfaitement en accord avec la raison ; mais pas sous la même rubrique ni selon le même régime. En outre, cette différence varie à proportion de la croissance technologique et du volume de biens disponible. L'échange utile domine désormais au point de nous faire croire qu'il existe un marché de ce qui est, en principe, inévaluable : œuvres d'art, objets rares, plaisirs de la table, spectacles, loisirs, toutes formes de célébration festive. [...] La question de l'inévaluable nous reconduit au souci platonicien concernant la rétribution de ce qui ne saurait être mesuré par du numéraire, à commencer par l'enseignement du philosophe. Est-ce une position encore tenable ? N'opère-t-elle pas une confusion entre le contenu exposé et les moyens empiriques de son exposition ? Comme l'a compris la théologie médiévale, ce ne sont pas les paroles du maître que l'on achète, c'est son travail que l'on rétribue. Reste à savoir si notre époque est capable de maintenir encore cette nécessaire distinction. Celle-ci, en effet, ne semble pas pertinente dans le cas de la peinture (et des arts visuels en général). On achète bien l'œuvre, on ne rétribue pas le travail de l'artiste. Mais la question demeure : comment évaluer une telle œuvre ? Qui décide de son prix ? Par quels mécanismes le marché arrive-t-il à combiner les jugements de la critique, les phénomènes de mode et l'état général de l'économie ? En définitive, il reste que dans nos sociétés, en dépit du triomphe de l'évaluation

marchande, y compris sur les biens les plus réfractaires à une telle opération, nous ne pouvons esquiver la question du hors-de-prix. Pour cette raison même, cette question se pose de manière plus radicale que dans les sociétés traditionnelles.

Évaluer, mesurer sont de très étranges démarches, si nous y prenons garde. Pourquoi, dans des rapports entre groupes ou entre individus, l'offre et l'échange de biens considérés comme précieux sont-ils le moyen par excellence de se reconnaître, de manifester son estime, de garantir la continuité de la relation ? Comment est-ce encore par de tels biens que s'exprime le lien avec des êtres invisibles, jugés capables de décider de notre destin ? Qu'est-ce qu'un don des dieux ? Que leur doit-on en retour ? Comment émerge le phénomène du sacrifice ? Que nous devons-nous les uns aux autres ? Comment naît et s'éteint une dette ? Entre une dette symbolique et une dette financière, y a-t-il le moindre rapport ? L'histoire de nos civilisations est pleine de ces questions implicites. Nos récits ne parlent que de cela : don, sacrifice, dette, grâce. On peut se demander si tout l'énorme mouvement de l'économie moderne — toute la machine désormais mondiale de production — n'est pas en définitive le dernier et le plus radical moyen d'en finir avec les dieux, d'en finir avec le don, d'en finir avec la dette. Produire, échanger, consommer pour que notre rapport au monde comme nos rapports les uns aux autres se ramènent à la gestion de biens visibles et quantifiés. Pour que rien n'échappe au calcul des prix et au contrôle du marché -, pour que s'efface enfin l'idée même d'un hors-de-prix. Pour qu'il n'y ait rien au-delà de l'enceinte marchande. Pour que soit atteinte finalement l'innocence matérielle : ni faute ni péché, ni don ni pardon. Seulement des erreurs de plus et de moins, des comptes positifs ou négatifs, et des règlements dans les délais convenus. C'est un tel monde qui s'annonce, semble-t-il, dans nos pratiques ordinaires de production et d'échange.

<sup>1</sup> Marcel Mauss, ethnologue auteur de *l'Essai sur le don* (1925).

## CITATIONS

1. L'argent est l'argent, quelles que soient les mains où il se trouve. C'est la seule puissance qu'on ne discute jamais.

Alexandre Dumas fils, *La Question d'argent* (1857).

2. On peut dire qu'un gouvernement est parvenu à son dernier degré de corruption quand

il n'a plus d'autre nerf que l'argent.

Rousseau, *Discours sur l'économie politique*, III (1755).

3. Il faudrait une connaissance étendue du commerce, du crédit et de la banque, pour analyser leurs immenses entreprises, leur fermeté, leur esprit de décision, leur audace même, leur stricte probité aussi, et la noble confiance qu'ils ont en quelques-uns, sans se tromper aux apparences. J'ajoute qu'il y a une profonde sagesse dans cette aversion pour la dépense inutile; aussi dans cette vue que l'on domine mieux le troupeau humain par la richesse que par la majesté. Il vaut mieux ne pas nommer passion une action suivie, réglée par l'intelligence, et suivant une espèce de justice, bien supérieure aux mouvements de la vanité, de la convoitise, et même de la pitié.

Alain, *Eléments de philosophie* (1941).

4. C'est le tracis du commerce et des arts, c'est l'avidité du gain, c'est la mollesse et l'amour des commodités, qui changent les services personnels en argent. On cède une partie de son profit pour l'augmenter à son aise. Donnez de l'argent, et bientôt vous aurez des fers. Ce mot de finance est un mot d'esclave, il est inconnu dans la cité. Dans un pays vraiment libre, les citoyens font tout avec leurs bras, et rien avec de l'argent ; loin de payer pour s'exempter de leurs devoirs, ils paieraient pour les remplir eux-mêmes.

Rousseau, *Du Contrat social*, III (1762).

5. L'argent devenu fin en soi ne laisse même pas les biens qui par nature sont étrangers à l'économie exister à titre de valeurs coordonnées, en soi définitives ; non seulement il vient se placer, comme autre finalité de l'existence, au même rang que la sagesse et que l'art, que l'importance et la force personnelles, et même que la beauté et l'amour mais, de plus, ce faisant, il acquiert la force de ravalier ces derniers au rang de moyens à son service.

Georg Simmel, *Philosophie de l'argent* (1900).

6. L'argent n'est-il pas un moyen de traiter les relations humaines aussi sûr que la violence, et ne nous permet-il pas de renoncer au trop naïf usage de celle-ci ? Il est de la violence spiritualisée; une forme particulière, souple, raffinée, créatrice de la violence.

Robert Musil, *L'Homme sans qualités* (1930).

7. Si l'argent est le lien qui m'unit à la vie humaine, qui unit à moi la société et m'unit à la nature et à l'homme, l'argent n'est-il pas le lien de tous les liens ? Ne peut-il pas nouer et dénouer tous les liens ? N'est-il pas, de la sorte, l'instrument de division universel ? Vrai moyen d'union, vraie force chimique de la société, il est aussi la vraie monnaie « divisionnaire ». [...]

Marx, *Ébauche d'une critique de l'économie politique* (1844).

8. L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté, celui qu'on pourchasse est celui de la servitude.

Jean-Jacques Rousseau, *Confessions* (1782).

9. L'argent n'est point déshonorant, quand il est le salaire, et la rémunération et la paye, par conséquent quand il est le traitement. Quand il est pauvrement gagné. Il n'est déshonorant que quand il est l'argent des gens du monde. Il n'y a donc, dans les autres cas, je veux dire quand il n'est pas l'argent des gens du monde, aucune honte à en parler. Et à en parler comme tel. Il n'y a même que cela qui soit honorable. Et qui soit droit. Et qui soit décent. Il faut toujours parler d'argent comme d'argent.

Charles Péguy, *L'Argent* (1913).

10. Le commerce est, par son essence, satanique. Le commerce, c'est le prêté-rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : Rends-moi plus que je ne te donne. L'esprit de tout commerçant est complètement vicié. Le commerce est naturel, donc il est infâme. Le moins infâme de tous les commerçants, c'est celui qui dit : "Soyons vertueux pour gagner beaucoup plus d'argent que les sots qui sont vicieux". Pour le commerçant, l'honnêteté elle-même est une spéculation de lucre. Le commerce est satanique, parce qu'il est une des formes de l'égoïsme, et la plus basse, et la plus vile.

Baudelaire, *Mon cœur mis à nu* (post. 1887).

11. Si nous pouvions nous passer d'argent et avoir tous les avantages que l'argent donne, nous jouirions bien mieux de ces avantages qu'avec les richesses, puisque nous les aurions séparés des vices qui les empoisonnent et que l'argent amène avec lui.

J.J. Rousseau, *Projet de constitution pour la Corse* (1763).

12. L'argent ne représente qu'une nouvelle forme d'esclavage impersonnel à la place de l'ancien esclavage personnel.

Léon Tolstoï, *L'argent et le travail* (1890).

13. Il faut de l'argent, même pour se passer d'argent.

Balzac, *Louis Lambert* (1832).

14. Le commerce guérit les préjugés destructeurs ; et c'est presque une règle générale que partout où il y a des mœurs douces il y a du commerce ; et partout où il y a du commerce il y a des mœurs douces.

Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, XX (1748).

15. « Ah ! vous ne comprenez pas, vous autres, comme c'est amusant, les affaires. Le grand combat, aujourd'hui, c'est avec l'argent qu'on le livre. »

(le banquier Andermatt, dans *Mont-Oriol*, de Maupassant, 1888).